BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XXXVII.

JANVIER A JUIN 1867.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

RUE DE SÈVRES, 31.

—

1867

PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Cie,
RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

saint Jean Damascène, saint Epiphane, saint Grégoire de Nazianze, saint Thomas de Villeneuve, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Liguori, sainte Mechtilde, sainte Thérèse, Marie d'Agréda, Catherine Emmerich, parlent tour à tour, soit dans l'exposé du sujet, soit dans la prière qui suit chaque article.

Quant à la partie artistique, tous les sujets en sont traités avec un véritable talent, et surtout avec ce sentiment de douce piété qu'on admire dans les œuvres de Fra Angelico. Nous en exceptons seulement la *Mort de Marie*, planche à laquelle nous reprochons d'abord la pose trop triviale et trop commune de la sainte Vierge, qui diffère peu de celle d'une femme ordinaire luttant au milieu des angoisses de l'agonie; puis nous demandons pourquoi, après l'avoir toujours représentée avec le nimbe, l'artiste l'en a privée au moment où va commencer son éternel triomphe. Nous ferons la même remarque au sujet de la mort de saint Joseph. Le nimbe de l'iconographie chrétienne n'est pas un ornement dont les artistes puissent disposer à leur gré : son emploi est soumis à des règles que M. Carot n'a pas toujours observées : ainsi, saint Joseph ne porte le nimbe que dans la sainte maison de Nazareth, et sainte Elisabeth en est couronnée dans son entrevue avec Marie; le Sauveur porte partout le nimbe simple, tandis qu'il devrait être timbré d'une croix. — Quant à la nudité des pieds, les personnes divines, les anges, les apôtres, saint Jean-Baptiste et Jérémie doivent *seuls* être représentés avec les pieds nus : c'est un privilége qui n'est jamais accordé à aucun autre saint, pas même à la sainte Vierge. — Encore un mot relativement à un fait ignoré sans doute de l'auteur de l'*Album iconobiographique*. Pourquoi ces deux palmes portées triomphalement aux funérailles de Marie? Ni l'histoire, ni la légende, ni la tradition ne les autorisent. Nous comprendrions l'emploi d'une seule palme en tête du convoi, car elle nous rappellerait les gracieux détails de la *Légende dorée*, dont Fra Angelico a tiré un si bon parti dans son tableau des funérailles de la sainte Vierge, en plaçant, en avant du cortége, au milieu de deux autres apôtres tenant des candélabres, saint Jean portant une palme dont les branches ont une forme cruciale. Il faut ou abandonner complétement la légende, ou la reproduire dans sa naïve simplicité, si l'on ne veut pas que l'iconographie, livrée aux caprices de chacun, cesse d'être une science.

Nous ne sommes entrés dans ces détails que pour aider l'auteur de ce travail à perfectionner encore son œuvre déjà si remarquable,

et sur laquelle, on le voit par ce qui précède, la critique a peu de prise. — Nous avons dit quels sentiments pieux respirent dans tous ces dessins. Nous ne pouvons que joindre nos félicitations et nos remercîments à tous ceux que M. Carot a reçus déjà, et souhaiter que son album, si bien placé dans toutes les familles chrétiennes, reçoive d'elles l'accueil dont il est digne à tous les titres. CROSNIER.

2. **L'ART DE CROIRE**, ou *Préparation philosophique à la foi chrétienne*, par M. Auguste NICOLAS, magistrat. — 2 volumes in-8° de VIII-462 et 434 pages (1867), chez A. Bray; — prix : 12 fr.

Ce livre a la même origine que les *Etudes philosophiques sur le christianisme*, dont il est à la fois le complément et la préparation. Ebauché également dans un intérêt privé et pour une seule âme, sous la forme et dans la courte mesure d'une lettre missive, il a pris les proportions d'un long ouvrage, et il s'adresse aujourd'hui à une telle quantité de lecteurs, qu'on peut bien dire qu'il est d'un intérêt général et universel. C'est toujours l'histoire du grain de sénevé de l'Evangile, d'abord petite semence suffisant à peine à la becquée d'un petit oiseau, et qui devient ensuite un grand arbre, dans les branches duquel une multitude d'oiseaux célestes trouvent abri et nourriture, refuge et vie. L'*Art de croire* a même sur les *Etudes* cet avantage, qu'il a produit aussitôt son effet, immédiat et direct, que les *Etudes* avaient manqué. Tandis que les *Etudes* opéraient partout des fruits de persuasion et de conversion, l'âme si chère pour laquelle elles avaient été écrites y demeurait étrangère ; l'*Art de croire*, au contraire, adressé à cette âme, comme un effort suprême et désespéré, en quelques pages, fortes et chaleureuses il est vrai, mais nécessairement dépouillées des développements nécessaires, a été l'instrument de sa conversion, et lui a valu une vie d'apôtre et une mort de prédestiné. Heureux augure pour ce nouvel ouvrage, qui, vainqueur dès son début, et, en quelque sorte, dans les langes et la faiblesse du berceau, ne doit pas remporter moins de triomphes que son aîné, maintenant qu'il est parvenu à la plénitude de l'âge parfait. Soit dans sa composition, soit dans son appropriation à l'état présent des âmes, il a des éléments de succès que n'offraient pas, que n'offrent plus, du moins, les *Etudes*. Longue gestation, — une gestation de vingt-cinq ans ! — éclosion rapide et au juste point de la maturité, il a d'abord ces deux conditions de toute œuvre forte et durable, que les *Etudes* n'avaient pas au même degré ; ensuite, si les *Etudes* ré-

pondaient aux besoins d'un grand nombre d'âmes demandant à l'apologiste, comme l'aveugle de l'Evangile : *Fac ut videam !* elles n'y répondent plus également depuis que les évolutions récentes de l'incrédulité ont déplacé le champ de l'apologétique chrétienne, ouvert d'autres horizons et créé d'autres besoins. Dans le vide universel que ces évolutions ont creusé autour d'elles, les âmes, ne sachant plus où se prendre, demandent moins à être convaincues sur la foi qu'à être poussées dans la foi par une route qu'elles soupçonnent et qu'elles ignorent, qu'elles désirent et qu'elles redoutent ; elles demandent qu'on la leur montre, qu'on la leur ouvre, qu'on la leur déblaie d'aspérités effrayantes, qu'on les y conduise et les y soutienne par l'attrait d'un but entrevu, le but de toute aspiration humaine, le bonheur, qu'elles entrevoient au bout, mais qu'elles craignent de n'être qu'un vain mirage. C'est à ces âmes, comprenant l'universalité des âmes de ce temps, — moins les deux minorités des âmes croyantes, déjà arrivées, et des âmes athées qui, en dehors de toute voie, n'arriveront jamais, — que s'adresse l'*Art de croire*.

Croire est un acte de vertu et un don de la grâce ; mais c'est aussi un art, ayant, comme tout art, sa théorie et sa pratique ; car la volonté, siége et faculté de la vertu, a besoin d'être éclairée sur son objet avant de se mettre à l'œuvre, et d'être appliquée à l'action avant de passer à l'habitude en quoi consiste la vertu ; et, en général, — à part les coups extraordinaires d'illumination soudaine, — ce n'est que lorsqu'elle s'est déterminée à agir que survient, comme la récompense d'un mérite, la grâce qui l'introduit et l'établit dans la foi.

Ceci étant, il est aisé d'entrevoir ce que doit être un *art de croire*, ce qu'est ce livre. Il doit prendre les âmes, pour les conduire à la foi, dans les divers états où les a jetées le malheur des temps ; en d'autres termes, il doit les prendre au point le plus éloigné de la foi, pour les amener, par des étapes successives et de plus en plus rapprochées, au point où, les yeux dessillés, l'intelligence séduite, le cœur touché et résolu, elles s'écrieront avec Pauline : « Je vois, je sais, je « crois ! » Or, il est des âmes en qui le sens de la foi est tellement assoupi et oblitéré par le matérialisme du temps, qu'elles n'en sentent plus le *besoin* ; il en est d'autres, au contraire, qui souffrent de ce besoin, tant elles y voient une nécessité de leur nature et de la nature humaine, mais qui en demandent la *raison ;* d'autres encore, qui voient bien que l'objet de la foi n'est que dans le christianisme, et qui cependant ne peuvent se décider à croire, parce qu'elles en igno-

rent le *moyen;* d'autres, enfin, qui en sentent le besoin, en voient la raison, en connaissent le moyen, et, ce besoin, lui refusent satisfaction; cette raison, se détournent de la suivre; ce moyen, le fuient, par appréhension des rigueurs et des tristesses de la foi, dont elles méconnaissent *le bonheur*. Ames endormies dans la vie terrestre, âmes ignorantes ou aveugles, âmes timides ou lâches, un art de croire se doit à toutes : il doit réveiller les unes en leur inspirant le *besoin de croire;* éclairer, enseigner les autres, en leur montrant soit la *raison*, soit le *moyen de croire;* enfin, exciter les dernières par la vue du *bonheur de croire*. — Ainsi, *Besoin de croire*, — *Raison de croire*, — *Moyen de croire*, — *Bonheur de croire :* quatre livres compréhensifs et progressifs, embrassant toutes les âmes placées en dehors de la foi, et les conduisant par degrés de l'état le plus éloigné au plus rapproché du christianisme.

Ce n'est pas ainsi que nous avions conçu l'*Art de croire*, lorsque le respectable auteur nous fit l'honneur de nous en parler pour la première fois. Nous le renfermions tout entier dans ces deux mots de Pascal, d'abord celui-ci : « Le cœur a ses raisons que la raison ne « connaît pas; on le sent en mille choses; » et cet autre : « Prenez « de l'eau bénite, faites dire des messes, etc.; naturellement cela « vous fera croire et vous abêtira. » En ces deux mots, en effet, nous voyions toute la théorie et toute la pratique de l'*art de croire :* la théorie, dans les raisons prises du cœur, la foi, comme l'incrédulité, étant une affaire de cœur plus que d'intelligence; la pratique, dans des actes d'humilité qui abaissent l'orgueil, principal obstacle à la foi, dans des actes répétés qui plient et exercent l'*automate*, comme dit encore Pascal, et font croire nos *deux pièces :* l'esprit par les raisons qui l'y ont déjà porté, l'automate par la coutume. M. Nicolas n'est pas d'un autre avis que Pascal, et il s'emparera de ces paroles dans sa *raison*, de ces pratiques dans son *moyen* de croire. Mais aux raisons prises du cœur, aux moyens indiqués pour courber l'automate, il en ajoutera d'autres, et à la *raison*, au *moyen*, il joindra encore le *besoin*, le *bonheur* de croire. Ainsi son plan sera plus vaste, plus complet, même quant à la *raison* et au *moyen;* si complet qu'il demeurera forcément incomplet, par l'impossibilité où sera l'auteur d'en remplir tous les cadres.

Il s'agit donc d'abord d'éveiller en certaines âmes le sens endormi de la foi, et de leur inspirer le *besoin de croire*. C'est-à-dire qu'il s'agit d'interroger les instincts, les aspirations de l'âme naturellement

chrétienne, qui, dans l'individu et dans l'espèce, témoignent tous de ce besoin : et les temples, et la religiosité, caractère distinctif du règne humain ; et notre troisième vie, la vie spirituelle, qui est à la vie de l'intelligence ce que celle-ci est à la vie des sens ; et le problème de notre destinée, insoluble sans la foi ; et la *vastité* inquiète de notre cœur, que la foi seule peut remplir et fixer ; et la passion du divertissement, qui trahit le même besoin en le trompant ; et le besoin de l'idéal, qui lui est identique, et que nous sentons si vivement quand nous voulons nous bien connaître nous-mêmes, être parfaitement raisonnables, parfaitement honnêtes, quand nous voulons trouver la loi du beau, le repos et la vie de notre âme, pour qui l'idéal absolu, objet de la seule foi, est l'unique fondement de stabilité, l'unique but ouvert à son activité infinie ; et enfin la mort, qui, en déchirant le voile de nos illusions, nous fait confesser la foi, et, en nous arrachant à tout le reste, nous la fait estimer au prix du désaveu de tout notre passé, et au poids de notre éternel avenir.

A ce besoin si bien constaté y a-t-il un objet qui réponde pleinement, et auquel il y ait *raison de croire?* Poser la question, c'est la résoudre ; car, si cet objet n'existait pas ou échappait à nos prises, l'homme seul, dans la création, par une anomalie inadmissible, resterait sans satisfaction dans le plus noble de ses besoins, dans celui qui précisément le fait homme. Cet objet existe donc ; mais comme, évidemment, la communication ne peut s'en faire que de lui à nous, et non de nous à lui, impossible d'y arriver, ainsi que le proclame le genre humain, autrement que par une révélation ; or, qui dit révélation dit christianisme, le christianisme étant la seule révélation proprement dite, la seule à laquelle il y ait *raison de croire*. Et l'incrédulité, dans ses récentes évolutions, par la bouche des Proudhon et des Renan, l'avoue, et elle n'échappe au christianisme qu'en rompant avec Dieu et avec la conscience du genre humain. Mais, par là, elle n'échappe pas au mystère ni à l'incompréhensible ; seulement, au lieu de mystères, non-seulement concevables, mais dont le contraire est inconcevable, elle tombe dans des mystères inconcevables de tous points, tout à fait faux et absurdes. Athée ou panthéiste, — et elle n'est guère que cela aujourd'hui, — au Dieu éternel, au Dieu cause, elle substitue le monde éternel et cause de lui-même ; au Dieu créateur du monde et de l'homme, le dieu-monde, le dieu-humanité. Si elle recule jusqu'au théisme ou au déisme, elle n'est pas quitte du mystère, puisqu'elle admet le mystère des mystères, le mystère

unique, Dieu; mais elle l'admet, ce mystère accablant, sans le contrepoids chrétien; elle l'admet comme simple opinion et sans l'autorité et la certitude des preuves chrétiennes; elle l'admet en l'amoindrissant; et, en voulant l'amoindrir, elle grossit et surcharge l'incompréhensible de l'inconcevable, le vrai du faux; en sorte que, théiste ou déiste, elle est moins logique qu'athée, et que, faute de vouloir avancer jusqu'au christianisme, elle roule et retombe de son propre poids dans l'athéisme. Théiste, en effet, elle admet un Dieu ordonnateur et providence de l'univers physique, mais un Dieu sans providence pour l'humanité, qu'il abandonne au chaos moral de tous les maux et de tous les crimes, tandis qu'il a tiré le monde inintelligible du chaos matériel, et qu'il le maintient dans un ordre admirable; déiste, elle admet un Dieu providence de l'humanité en même temps qu'ordonnateur de la nature, mais un Dieu providence qui se borne aux manifestations de la conscience et à des compensations pour la vertu, sans châtiment pour le crime dans un ordre ultérieur, un Dieu providence auquel elle refuse tout droit d'intervenir, et dans le monde moral abandonné à notre liberté capricieuse, et dans le monde physique soumis à d'inviolables lois, un Dieu providence impuissant à nous sauver, aussi indifférent qu'inaccessible à nos prières et à nos hommages, un Dieu moins religieux que nous. Encore une fois, le vrai fléchit ici sous l'absurde et en est écrasé; le prétendu raisonnable devient souverainement irraisonnable; les mystères chrétiens qu'on veut écarter comme un poids et un surcroît, sont appelés par la conscience et la raison comme un soulagement et une délivrance; ce que l'on refuse de croire du christianisme est précisément ce qui fait croire à ce qu'il y a de vrai dans le théisme et le déisme, et, sans les raisons chrétiennes de croire à leur Dieu, nous l'abjurons pour nous perdre dans l'absurdité logiquement complète de l'athée. — Revenons donc au christianisme par le chemin du surnaturel et du miracle, le seul qui puisse mettre en communication convenable Dieu et l'homme, l'homme et Dieu; revenons à ce christianisme auquel aspiraient Platon et tous les sages de l'antiquité, qu'ils anticipaient à leur façon par ce qu'il y avait de sublime dans leurs doctrines et d'héroïque dans quelques-uns de leurs actes; dont ils démontraient par là et par avance la vérité, en même temps qu'ils en démontraient la nécessité par leurs erreurs monstrueuses et leurs désordres abominables, dont le génie et la vertu mêmes étaient impuissants à les délivrer. — Ici se lisent une centaine de pages des plus savantes, des plus belles, des

plus neuves du livre. Jamais l'antiquité païenne n'avait été si pénétrée, si comprise, si bien présentée sous tous ses aspects. Jusqu'à ce jour, et dans l'intérêt d'une thèse préconçue, les uns, les *renaissants,* les universitaires, les fanatiques à la façon de Gœthe ou de Gibbon, les rationalistes décidés à reculer jusqu'au paganisme pour échapper au christianisme, et même à faire un crime au christianisme d'avoir détruit toutes ces fables si brillantes recouvrant de si belles réalités, ou tout au plus à le considérer comme une superfétation, une éclosion dernière de la raison, de l'énergie humaines après quatre mille ans de recherches et d'efforts, ne présentaient l'antiquité païenne que sous sa face séduisante, dans ces belles conceptions et ces belles vertus dont vécut le monde ancien; d'autre part, les apologistes chrétiens, dans leur reconnaissance pour le vrai absolu, pour le souverain bien, pour le beau idéal incarnés en Jésus-Christ, dans leur désir de prouver l'impuissance de l'homme à s'élever à l'objet de ses aspirations et la nécessité indispensable d'une révélation, d'une intervention divine pour dissiper ses erreurs et fortifier ses faiblesses, ne montraient que la face hideuse du paganisme, que ses théories et ses pratiques monstrueuses. Les uns et les autres étaient dans le vrai, mais dans le vrai partiel, qui devient le faux par son exclusivisme. La vérité complète, la seule vérité, n'est pas plus dans la peinture fascinante des néo-païens que dans le portrait repoussant de nos apologistes; elle est dans la réunion de ces traits contradictoires; réunion qui, loin de favoriser la thèse néo-païenne et d'amoindrir la thèse chrétienne, tourne toute au profit de celle-ci, en la rendant forte et de ses propres armes, et des armes de la partie adverse. Disons-le à l'honneur de l'humanité, ou plutôt à la louange de l'amoureuse Providence, qui n'a jamais laissé l'homme sans moyens d'arriver au vrai et au bien, à sa destinée surnaturelle : l'antiquité n'a été ni si haute ni si basse qu'on la présente dans des tableaux incomplets, ni si brillante ni si ténébreuse, ni si forte ni si faible, ni si énergique ni si impuissante; elle a été ce qu'est l'homme lui-même depuis sa chute, un monstre incompréhensible, un mélange d'éléments hétérogènes, que le christianisme explique seul et seul concilie; et d'elle comme de l'homme on peut dire avec Pascal : « Si elle s'abaisse, je la vante; si elle se vante, je « l'abaisse; » je la contredis toujours jusqu'à ce qu'elle avoue que sa grandeur ne vient pas d'elle, que sa bassesse réclame une main qui l'en relève, et qu'en tout elle ne peut trouver lumière, secours, stabilité, satisfaction à tous ses besoins de croire, d'agir, d'être heureuse,

qu'en Dieu et en Jésus-Christ son Fils. Comment nos apologistes n'ont-ils pas vu qu'ils diminuaient leur force de moitié en bornant leur thèse à un seul côté du paganisme, au lieu de saisir la thèse à double face et à double tranchant que leur offrait le paganisme pris dans son entier? Comment n'ont-ils pas vu que, du même coup, ils désarmaient leurs adversaires et doublaient leur puissance? On leur objectait les vérités de la raison païenne, les vertus de la volonté païenne, en prétendant que le christianisme était inutile et que l'homme se suffisait à lui-même : « Témoignage de l'âme naturelle- « ment chrétienne, — christianisme de nature, » devaient-ils répondre avec Tertullien et Bossuet; aspiration naturelle du besoin de croire, illumination du monde placé entre les deux crépuscules de la révélation primitive qui était à son couchant, de la révélation chrétienne qui était à son aurore; en sorte que l'objection se transforme en démonstration, et que les païens, sous ce rapport, loin de déposer contre le christianisme, deviennent ses témoins, les témoins de sa vérité, partiellement entrevue et réalisée à la fois par intuition et par tradition, par vertu naturelle et par grâce. D'autre part, l'enfoncement graduel de ce même monde païen dans l'erreur et dans le mal, malgré toutes ces lumières et toutes ces vertus, son anéantissement prochain et irrémédiable dans le gouffre de ténèbres et de corruption qu'il creusait sous lui, en font encore, sous cet autre rapport, le témoin du christianisme, le témoin de sa nécessité. — Voilà la thèse dans sa plénitude; thèse neuve, répétons-le; thèse riche, sous les recherches et la plume de l'auteur, en développements magnifiques puisés dans les poètes, les philosophes et les historiens, en inductions convaincantes et péremptoires. — Mais cent pages sur ce seul sujet, c'est beaucoup dans les proportions de l'ouvrage; c'est à peu près la moitié du livre deuxième, *Raison de croire*, et l'autre moitié, réduite à la même mesure, paraît insuffisante à l'exposé des autres chefs de preuves. C'est ici que se montre la vérité de la critique, en apparence paradoxale, que nous avons faite du plan de l'*Art de croire*, plan trop complet, disions-nous, pour ne pas demeurer forcément incomplet, par l'impossibilité où serait l'auteur d'en remplir tous les cadres. Evidemment, M. Nicolas ne pouvait ni refaire, ni reproduire ses *Etudes*, qui reviennent pourtant sous ce titre général : *Raison de croire*. Il ne pouvait qu'y renvoyer, ce qu'il a fait plus d'une fois; qu'en rappeler les principales démonstrations, ce qu'il a fait encore, notamment dans son chapitre des *Preuves historiques*. Mais un simple

renvoi, un simple rappel étaient insuffisants dans un livre qui, comme tout livre véritable, doit se suffire à lui-même. Il était donc nécessaire de présenter des preuves nouvelles pour remplir, sans se répéter ni se borner à un simple sommaire, la seconde partie d'un beau plan : nécessité d'autant plus grande que les preuves historiques du christianisme nous étant abandonnées par l'incrédulité contemporaine, il fallait leur substituer des raisons plus appropriées à l'état présent des esprits. Et c'est pourquoi, en plusieurs chapitres de sa *Raison de croire*, l'auteur a remplacé les preuves accoutumées par des raisons à la Pascal, raisons tirées du sens humain, de la conscience morale, et surtout de l'expérience, suivant le mot du psalmiste : *Gustate et videte !* Mais, ne voulant pas déserter tout à fait le champ de l'histoire, il l'a pris par un autre côté, et, au lieu de parcourir les temps évangéliques et apostoliques, les temps de la durée permanente de l'Eglise, il s'est renfermé dans les temps païens. Encore une fois, c'est admirable ; mais était-ce bien la place, ou, du moins, cette place devait-elle être si largement occupée ? Il nous est démontré que M. Nicolas avait rêvé un autre ouvrage, exclusivement consacré à l'étude de l'antiquité païenne ; qu'il en avait amassé les matériaux dans de vastes et intelligentes lectures, qu'il en avait même jeté par écrit les principales lignes et les grandes conclusions ; puis, qu'ayant abandonné ou ajourné indéfiniment ce travail, il n'a pas voulu perdre ce qu'il en avait fait, et il l'a introduit forcément, au risque de faire éclater un peu le cadre, dans sa *Raison de croire*. Il y a là, par défaut de proportion, matière à la critique littéraire ; mais, tout en blâmant, la critique applaudit, et nul ne consentirait, au prix même d'un tout plus harmonieux, à être privé de ce hors-d'œuvre qui, considéré à part, est un vrai chef-d'œuvre.

Glissons vite, faute de temps et d'espace, sur le *Moyen de croire*, qui est pourtant l'*art de croire* proprement dit, tout le reste n'y étant que prélude et préparation. Tout art, en effet, est une discipline, un exercice, une action. S'il faut croire pour agir, il faut agir pour croire, pratiquer les moyens qui conduisent à la foi autant qu'ils la supposent. D'ailleurs, en aucune âme, la foi, en disparaissant, n'a laissé la place toute vide ; elle s'est toujours réservé un angle plus ou moins étroit, d'où, à certaines conditions, elle reprendra tout le reste. Ces conditions, on les connaît ; une seule suffit le plus souvent, par exemple, une confession, et c'est la meilleure ; puis la prière, le désir de devenir meilleur, le détachement des sens, des passions et de soi-

même, les pratiques extérieures, comme prendre de l'eau bénite, faire dire des messes, etc., etc. Mais il en est une infaillible, qui renferme toutes les autres, et dont l'exposé remplit le chapitre le plus original de ce troisième livre : c'est de pratiquer tout ce qu'on croit, pour croire tout ce qu'on doit pratiquer ; d'agir dans la mesure de sa foi, pour arriver à la plénitude de la foi. Répétons-le : l'incrédulité n'est presque jamais entière, et le plus incrédule en apparence demeure encore croyant par quelque endroit. Et c'est pourquoi M. Nicolas ne craint pas de tomber dans un cercle vicieux en faisant appel à la foi en maint passage de ce livre, en conseillant des moyens et des pratiques qui la supposent, en mettant l'incrédule en présence de l'objet de la foi, en commerce, même intime, avec son objet, Jésus-Christ, comme si déjà il le possédait, — ce qui, d'ailleurs, lui fournit l'occasion de montrer la preuve intrinsèque et expérimentale du christianisme, et de faire rentrer la *raison de croire* dans le *moyen de croire*. — *Bonheur de croire,* par rapport à la mort, par rapport à la vie ; bonheur de croire par la satisfaction pleine et entière de notre besoin de justice et d'expiation, de notre besoin d'aimer et d'être aimés : tels sont les principaux points de vue du quatrième livre de ce grand et bel ouvrage. Oui, grand et bel ouvrage, plus même que les *Etudes*, en ce qu'il convient davantage à notre temps, en ce qu'il appartient plus en propre à l'auteur, quoique, de tous ses livres, ce soit celui où il a le plus cité ; mais ses emprunts sont si bien pliés à sa pensée, qu'ils deviennent sa chose, et que leur appropriation si personnelle en fait une véritable création.

Ce livre est-il donc un chef-d'œuvre ? Oui, relativement à l'auteur ; et il n'y a pas d'autres chefs-d'œuvre, le chef-d'œuvre absolu n'existant pas dans les œuvres de l'homme, pas même dans les œuvres du Dieu Créateur, que l'on peut concevoir plus grandes et plus parfaites ; le chef-d'œuvre absolu, le chef-d'œuvre unique, épuisant toute l'intelligence, toute la puissance, toute la sagesse, tout l'amour de Dieu, n'étant que son Verbe incarné, Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'*Art de croire* est donc le chef-d'œuvre de M. Nicolas, c'est-à-dire qu'il a toutes ses qualités, avec la trace de quelques-uns de ses défauts. Le plan général en est beau et net ; mais il n'en est pas toujours ainsi de chacun des chapitres, où on désirerait parfois plus de précision, plus d'enchaînement dans la pensée. De même pour le style, qui a le grand mérite, le mérite si rare d'être un style, qui est marqué de quantité de mots frappants et heureux, mais qui, lui aussi, manque un peu de

netteté par l'entortillement des incidents et des expressions. — Qu'est-ce que cela, quand il s'agit du fond des choses? qu'est-ce que cela en un pareil sujet, et généralement si bien traité? Que M. Nicolas se rassure donc sur le succès de son livre, évidemment destiné à étendre la mission que Dieu lui a départie de nos jours. Qu'il goûte le don de Dieu, et, s'il nous permet de l'ajouter, qu'il continue de s'en rendre digne. L'apostolat qu'il avait commencé dans sa famille, Dieu lui a permis de le poursuivre dans le monde. En cet âge où les laïques veulent tout envahir, Dieu leur a fait une belle part en la personne de cet écrivain, constitué, par un dessein particulier, le véritable apôtre du laïcisme. U. MAYNARD

3. **AUX CHAMPS**, par M. Urbain DIDIER. — 1 volume in-12 de 216 pages (1865), chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P.-M. Laroche, à Paris (*les Romans honnêtes*); — prix : 1 fr. 25 c.

Ce volume renferme deux nouvelles. La première nous conduit dans les landes de la Bretagne, au fond d'une humble ferme où un jeune orphelin se meurt d'amour pour la fille de son maître. Madeleine cependant en aime un autre; et voilà que l'orphelin engage tout son avoir pour faciliter ce mariage qui le navre. Il part : on n'entend plus parler de lui après cet acte héroïque. — La seconde nouvelle est une féerie : une marmite donnant des conseils à son propriétaire et l'amenant à un excellent mariage, et aussi à renouveler son village en se faisant maître d'école.

La peinture des mœurs de la campagne est bien réussie; il y a de l'entrain, de la sensibilité, du style même ici et là. La narration se suit et marche bien; seulement, tout cela est trop passionné pour aller en de jeunes mains. Point de tableaux qui effarouchent, sans doute, mais cette éternelle conjugaison du verbe *aimer* a ses dangers. Comme art, la disparition subite du héros, sans un mot sur son sort, est une faute injustifiable. Et puis l'orthographe, et puis la ponctuation!... On nous pardonnera de revenir souvent sur ces énormités d'ignorance qui déparent aujourd'hui tant de livres : mais cela fait vraiment pitié! V. POSTEL.

4. **LA CLEF** *d'or*, par Mlle Zénaïde FLEURIOT. — 1 volume in-12 de 336 pages (1866), chez C. Dillet; — prix : 2 fr.

C'était une maxime de Philippe de Macédoine, qu'il n'y a pas de forteresse imprenable dès qu'un mulet chargé d'or peut y monter.

Combien de personnes s'imaginent aussi de nos jours, malgré nos dix-huit siècles de christianisme, qu'il n'y a pas de porte que la *clef d'or* ne puisse ouvrir ou fermer! Ce livre est destiné à combattre ce triste préjugé. Il s'ouvre par la description de deux habitations voisines en Bretagne : le vieux château des Kermarc'hat, acquis, en 1802, par un riche armateur de Nantes, M. de Morinville, et une fabrique exploitée précisément par les anciens propriétaires du château, les Kermarc'hat, qui, au retour de l'émigration, sont venus bravement demander à l'industrie la restauration de leur fortune. André de Kermarc'hat, bien moins heureux que son père dans cette tâche et déjà à la veille de vendre sa propriété, aspire à la main d'Hippolyta, petite-fille de l'armateur. Ce mariage a lieu malgré l'opposition de la famille d'Hippolyta, et surtout de son oncle Raoul, homme fier, dur, cupide et entreprenant, qui rêvait pour lui-même cette union. Hippolyta s'exile du château et partage la pauvreté d'André. Raoul, évincé, se livre à des spéculations que le succès couronne. Nous n'entrerons pas dans l'exposé des événements qui viennent agiter son existence fiévreuse, et qui aboutissent à ramener André dans le manoir de ses pères; nous nous bornerons à citer la conclusion et la moralité de ce livre : « Avant de mourir, Raoul a « compris qu'il est en ce monde une chose que l'or ne peut acheter, « car c'est Dieu lui-même qui en a allumé le mystérieux désir dans « notre être, en nous condamnant à y aspirer toujours sans jamais « la posséder entière ici-bas : le bonheur (p. 336). » A. Vissac.

5. **LES COLLECTES,** ou *simples Homélies sur les premières oraisons de chaque dimanche et des principales fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge,* par M. l'abbé Pichenot, vicaire général, archidiacre de Sens. — 1 volume in-12 de 288 pages (1867), chez A. Bray; — prix : 2 fr. 50 c.

C'est en 1856 et 1857 que M. l'abbé Pichenot, alors curé-archiprêtre de la cathédrale de Sens, prononça devant ses paroissiens une série d'instructions familières sur la première oraison de la messe qu'on appelle *collecte*. Ces homélies furent extrêmement goûtées; on en sollicitait l'impression : de là le présent livre. Le vœu du concile de Trente est qu'on explique régulièrement aux fidèles les choses de la sainte liturgie, qu'on leur en fasse comprendre la pensée, qu'on leur en dévoile les significations symboliques et mystérieuses; et cependant, nous pouvons dire que cette partie de la prédication pastorale est en général négligée, soit qu'on n'en saisisse pas bien l'importance, soit que les malheurs et l'incroyable ignorance religieuse des temps

dont les héros sont des oiseaux, même des moineaux, même des hiboux. Et tout cela est honnêtement, chastement raconté; à part cinq ou six mots que nous changerions, afin qu'une lecture faite en public n'amenât aucune gêne parmi les jeunes auditrices, rien que d'irréprochable.

Faut-il donner le plan de ce livre, qui n'est qu'une causerie? C'est inutile. Disons, pour l'acquit de notre conscience, que l'auteur s'occupe d'abord des oiseaux en cages, qu'il passe ensuite aux oiseaux libres, qu'il insiste sur l'hirondelle, sur les pigeons, sur les merles, qu'il n'oublie ni les hiboux, ni les oiseaux de paradis, ni les oiseaux mouches, qu'il fait une visite au muséum d'histoire naturelle, qu'il défend les petits oiseaux contre la guerre d'extermination qu'on leur fait, et qu'il revient à la maison en traversant la basse-cour et en trouvant de l'esprit même aux oies et aux dindons. Qu'on le suive : on ne s'ennuiera pas avec lui, et on se sentira plus porté encore à aimer, à admirer le Dieu qui a fait de si belles et si bonnes choses.

J. CHANTREL.

8. ÉTUDES *et controverses historiques*, par M. Léon GAUTIER. — 1 volume in-12 de VIII-462 pages (1866), chez L. Hervé; — prix : 3 fr. 50 c.

Ces *Etudes et controverses* ont passé tout récemment de la vie éphémère du journal à la vie durable du livre. Très-diverses de sujets, elles sont unes par la foi vive et profonde qui les a dictées. C'est *à propos* plutôt que *sur* des publications nouvelles qu'elles ont été écrites. Non-seulement M. Léon Gautier contrôle les réflexions et l'érudition des auteurs, mais il y ajoute ses idées propres et les lumières de son savoir.—D'abord *l'Antiquité, réponse à la Bible de l'humanité* de M. Michelet. A cette bible fantastique et sacrilége, M. Léon Gautier oppose la vraie Bible, dont les traditions ne périrent pas dans les cultes polythéistes, et dévoile, pièces en main, ce qu'en dehors des révélations primitives les peuples visités par l'imagination délirante de M. Michelet ont pensé de Dieu, de l'homme et de la femme; c'est affreux à voir, et cela fait bénir le christianisme.— *La Journée d'un païen au* Ier *siècle*, et *la Journée d'un chrétien au* IIe *siècle*, mettent en pleine évidence, heure par heure, l'antithèse saisissante de l'idolâtrie décrépite de la vieille Rome et du christianisme qui se lève : d'un côté, dissolution, gaspillage insensé de la vie, égoïsme féroce; de l'autre, dignité des mœurs, emploi sévère du temps, dévouements inépuisables : n'est-ce pas un grave enseignement pour ceux qui tra-

vaillent à ramener le monde aux *carrières* et à l'*ergastulum* antiques? — *Mahomet et les origines de l'islamisme* atteignent directement le travail si peu sûr, apprécié ici même (t. XXXIV, p. 308), de M. Barthélemy Saint-Hilaire, sur le chef de l'islamisme et ses œuvres. C'est d'une main peut-être un peu trop gantée de velours que M. Léon Gautier combat ces théories musulmanes maintenant en faveur dans tous les camps du rationalisme. Il aurait pu donner plus de relief au côté vraiment païen du mahométisme et aux abjections où il a plongé les peuples que son glaive a domptés; mais du moins il fait clairement voir que l'imposteur caressa pendant de longues années ce polythéisme qu'il attaqua enfin dans un but politique; il le montre immoral et cruel; il dépouille sa physionomie du masque flatteur que les sophistes y ont attaché. — *Boniface VIII, étude sur la papauté à la fin du* XIIIe *siècle*, est un travail neuf à plusieurs égards, toujours éclairé par une saine critique, malheureusement incomplet, car il s'arrête au plus grand moment de la lutte du pontife contre Philippe le Bel, ce prince qui n'eut de beau que la figure. Dans ses limites restreintes, cette étude est ferme et vengeresse : elle rétablit dans son vrai jour l'élévation légitime de Boniface, sa conduite envers Célestin V son prédécesseur, son équitable opposition au roi simoniaque, superbe et avare, sa sévérité tristement nécessaire contre les Colonna. Si nous ne nous trompons, M. Léon Gautier doit achever prochainement cet intéressant travail dans la *Revue des questions historiques*. — *Les sept Péchés capitaux* viennent ensuite, déchirant l'Eglise de siècle en siècle et facilitant ses victoires. L'auteur assigne un rôle principal à l'un de ces péchés pour chaque période mauvaise, ce qui parfois peut-être est trop ingénieux, car il est certain, par exemple, qu'il y eut autant de luxure et de cruauté que de gourmandise dans les hontes de l'empire des Césars. Nous applaudissons, par contre, quand nous voyons M. Léon Gautier restituer à l'envie l'influence souveraine sur les scélératesses de la révolution. — *Les Institutions militaires de la France* sont un résumé lucide, exact, complet en quelques pages, de la vie militaire du pays pendant quatorze siècles. On ne raconte pas avec un patriotisme plus intelligent; on ne met pas en scène avec plus d'âme la chevalerie, cette création glorieuse du génie national fécondé par l'Eglise. L'auteur a raison : la chevalerie est la fleur de la féodalité, elle en fut l'honneur; elle est encore, quant à son esprit, le parfum et l'arome de ce qu'il y a de pur et d'élevé dans les mœurs publiques. — Après quelques pages bien senties, animées d'un vif amour pour

une nation héroïque, sur un patron de la Pologne, Jean de Kanti (xv[e] siècle), nous admirons les laborieux et nobles commencements de cette compagnie de Jésus, dont la Providence plaça le berceau modeste devant celui de la réforme, comme présage consolant des innombrables conquêtes que l'humilité puissante d'Ignace et de ses disciples allait faire sur l'orgueil des mille sectes nées de Luther et de Calvin. — *La Terreur et ses causes* fouille les origines de la révolution. L'auteur remonte plus loin et va plus haut que M. Mortimer-Ternaux, à qui, du reste, il rend toute justice. — Son *Histoire du tribunal révolutionnaire*, suscitée par l'excellent livre de M. Campardon, passe en revue les principales victimes. Trop sévère pour Charlotte Corday et trop indulgente pour Mme Roland, bien plus coupable que la jeune fille égarée, cette étude a de belles considérations et des accents attendris sur Marie-Antoinette, à qui elle est surtout consacrée. — Après les infamies révolutionnaires, nous rencontrons la rayonnante figure du curé d'Ars. Rien de suave comme ce travail, où reluit tout le livre si populaire de M. l'abbé Monnin ; M. Léon Gautier a une manière singulièrement heureuse de comprendre les saints et d'en parler. — *L'Avenir* ferme le volume. En présence des misères du présent, l'auteur évoque des espérances, et même des utopies, — il le confesse, — dans les profondeurs de l'inconnu, sans oublier même la rhétorique, à ses yeux la clef de voûte du *convenu*, ou, si l'on aime mieux, la *malaria* des lettres chrétiennes. Nous croyons cet air moins méphitique ; la rhétorique réformée, christianisée, comptera encore de longs jours. — Somme toute, encore un volume charmant et instructif, écrit de verve et d'une veine facile ; c'est un nouveau don qui mérite faveur et reconnaissance.

GEORGES GANDY.

9. **UNE FEMME** *élégante*, par Mme Emmeline RAYMOND. — 1 volume in-12 de 394 pages (1866), chez Firmin Didot frères, fils et Cie (*Bibliothèque des mères de famille*) ; — prix : 3 fr.

L'amour effréné du luxe et la fureur des parures coûteuses et excentriques ont été, de nos jours, l'objet d'attaques célèbres qui ont également retenti au sénat et dans les théâtres, et ceux-ci en reproduisent encore le bruyant écho. Mais la génération des Benoitons, bafouée sur la scène, n'est pas moins en honneur : quel démenti infligé au *castigat ridendo mores !* Nullement découragée par ces tristes

résultats, Mme Emmeline Raymond vient à son tour attaquer, sous une forme nouvelle, ce vice florissant et incorrigible.

Hélène Faverot et Marguerite Wallance se sont liées, au pensionnat, d'une amitié étroite qui semble resserrée par les plus vifs contrastes de goûts et d'humeurs. Hélène est la personne la plus sensée, la plus calme, la plus réfléchie qu'il soit possible d'imaginer; une vraie réduction de l'imposante directrice du pensionnat, Mme de Laverdy. Marguerite, qui est de race créole et douée de la beauté particulière aux créoles, ne rêve que plaisirs, grand monde et célébrité. Au pensionnat, cette passion ne se traduit qu'en aspirations enthousiastes pour l'avenir et en murmures capricieux contre le présent; mais, hors de ces murs tutélaires, elle va se dérouler en un drame lamentable. Marguerite profite d'abord de l'hospitalité de son amie pour lui enlever son fiancé, François Gervais, peintre d'un beau talent, appelé, selon toutes les apparences, à une brillante carrière. Le jeune artiste s'est laissé séduire par les artifices de l'éblouissante créole, et l'épouse avec enivrement, croyant trouver dans une telle compagne les plus riches inspirations pour son art. L'heure des déceptions sonne bientôt. Il a fallu célébrer la lune de miel par le voyage d'Italie, indispensable complément de tout mariage « comme « il faut. » Au retour, au mois de septembre, alors que « tout « Paris » est absent, la belle créole s'ennuie dans la capitale, où elle n'a d'autre distraction que de visiter deux ou trois fois par semaine sa couturière et sa modiste, en jetant les bases de certains mémoires dont elle relègue l'acquittement dans les limbes les plus vagues de l'avenir. Enfin voici l'hiver, et avec lui les fêtes, les bals, les soirées. Marguerite ne gémit plus sur la longueur du temps; elle n'en a même plus assez pour les visites à faire et à recevoir, pour les promenades et les réunions du soir, et elle acquiert bien vite cette célébrité frivole et éphémère qui consiste à être classée parmi les plus jolies femmes de Paris. Son mari s'épuise à la fois pour soutenir par son travail les dépenses énormes d'une telle existence et pour accompagner sa femme dans le monde; car « un mari n'est-il pas aussi indis-
« pensable qu'une belle robe pour s'y montrer? Ne fait-il pas partie
« du bagage qu'on y doit porter? Tandis que sa femme exhibe, dans
« le principal salon, les atours qu'il a péniblement gagnés et pro-
« digue ses plus gracieux sourires à tous les magnifiques *gandins*
« qui lui offrent languissamment leurs soins, le mari, relégué dans
« une salle à manger, dans un couloir, s'appuie, quand il peut y

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 21 décembre dernier, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

Duecenti anni dopo, ossia il Secolo decimo nono giudicato dalla posterità, di Eugenio DE LA BRUYÈRE ;— Firenze, 1866.—(*Dans deux cents ans*, ou *le* XIXe *Siècle jugé par la postérité*, par Eugène DE LA BRUYÈRE ; — Florence, 1866.)

Le Confesseur, par l'abbé ***, auteur du *Maudit*; — Bruxelles, 1866.

La Révolution, par M. Edgard QUINET ; — Paris, 1866.

Defeza do razionalismo, ou *Analyse da fé*, par Pedro Amorim VIANNA ; — Porto, 1866.— (*Défense du rationalisme*, ou *Analyse de la foi*, par Pierre Amorim VIANNA ; — Porto, 1866.)

Estudios sobre o Casamento civil, por occasioao do opusculo do S. R. viscondo de Seabra sobre este assumpto, par A. HERCULANO ; — Lisboa, 1866. — (*Etudes sur le mariage civil, à l'occasion de l'opuscule du S. R. vicomte de Seabra sur ce sujet*, par A. HERCULANO ; — Lisbonne, 1866.)

Saggio di preghiere per la Chiesa cattolica italiana, a cura della società emancipatrice e di mutuo soccorso del sacerdozio italiano; — Napoli, stabilimento tipografico Perroti, 1866. — (*Choix de prières pour l'Eglise catholique italienne, par les soins de la société émancipatrice et de secours mutuel du clergé italien;* — Naples, imprimerie Perroti, 1866.)

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 janvier au 15 février 1867.

Annales de philosophie chrétienne.

Décembre 1866. A. BONNETTY : *Cours complet de patrologie*, 2e série, suite. — C. ALEXANDRE : quelques Documents nouveaux sur la réhabilitation du paganisme et sur son introduction dans le christianisme au XVe siècle, 3e et dernier article. — L'abbé CARRÉ : Lettres à un jeune homme sur l'enseignement de la philosophie dans les maisons d'éducation, 7e lettre. — A. BONNETTY : Rétractation souscrite par M. l'abbé Hugonin, évêque nommé de Bayeux. — Bibliographie. — Compte rendu aux abonnés.

Annales franc-comtoises.

Janvier 1867. C. NARBEY : Résistance des hautes montagnes du Doubs à l'invasion du protestantisme au XVIe siècle. — Marquis de Terrier DE LORAY : Regensbourg, souvenirs d'émigration. — L'abbé L. BESSON : Eloge du cardinal Gousset, archevêque de Reims, prononcé devant l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. — Chronique.

Archives théologiques.

Janvier 1867. P. BÉLET : le Protes-

tantisme et le catholicisme primitif; — Fleury et Tillemont, historiens ecclésiastiques. — De Bombourg : Etudes archéologiques. Les Ornements sacrés. — Laubeau : Droit canonique des patrons et des titulaires. — P. Marin de Boylesve : un nouveau Symbole, ou la Religion d'un philosophe. Une Leçon à la Sorbonne. — P. Bélet : Revue bibliographique des ouvrages publiés en 1866 sur la théologie, la philosophie et la littérature religieuse. — H.-J. Crélier : l'Evangile selon saint Matthieu traduit sur le texte grec, avec un commentaire.

Collection de précis historiques.

1er février. Prière d'un orphelin à Marie. — Mission belge du Bengale occidental. Traversée de Marseille à Calcutta. — Le Catholicisme aux Etats-Unis d'Amérique. — Chronique religieuse. Sommaire historique de l'an 1866. — Petits faits d'Italie.

15 février. Mission belge du Bengale occidental. Famine de Balasore; faits relatifs à l'éducation. — Deux évêques dominicains martyrs au Tonkin en 1858. — Nécrologie. — Petits faits d'Italie.

Conférences diocésaines.

Février. Ecriture sainte : des saints Evangiles; — Etude exégétique sur l'Evangile de saint Luc; — Nature et autorité de l'Ecriture sainte en général. — Histoire ecclésiastique : le Pape Libère et le Concile de Rimini (ive siècle); — viiie siècle. — Ascétisme : Mortification et esprit de sacrifice. — Théologie dogmatique : le Mystère de la Trinité divine; — de l'Incarnation; — Virginité de Marie; — Hérésie de Nestorius; — Hérésie d'Eutychès; — Monothélisme. — Théologie morale : des Actes humains; — de la Justice, du droit, du domaine.

Correspondant.

Janvier. Léonce de Lavergne : l'Europe en 1789. — *** : la Télégraphie sous-marine. — Saint-O. de Blowitz : l'Allemagne et la Provence d'après les travaux allemands relatifs à la langue et à la poésie des troubadours. — Léon Lagrange : Caravanes. — L'abbé Eugène Michaud : les Ecoles et les systèmes en France avant la fondation de l'université de Paris, suite. — J. Autran : Journal de campagne, poésie. — A. Boullée : M. de Barante, sa vie et ses œuvres. — Mélanges. — P. Douhaire : Revue critique. — Léon Lavedan : les Evénements du mois. — Bulletin bibliographique.

Enseignement catholique, journal des prédicateurs.

(Rue Madame, 40; — prix : 12 fr. par an.)

Janvier 1867. Le P. Hyacinthe : Conférences de Notre-Dame, avent 1866. — Le P. Monsabré : l'Epiphanie. — L'abbé de Courval : saint Antoine. — Le P. Minjard : Garder le Verbe de Dieu. — Le P. Félix : Pensée de la fin. — L'abbé Charles : Sur la prédication.

Etudes religieuses, historiques et littéraires, par des pères de la compagnie de Jésus.

Février. P. J. Nourry : la Question de bonne foi chez les dissidents. — P. A. Jean : une Colonie protestante. L'Australie. — L'abbé A. Le Hir : du ive livre d'Esdras, suite. — P. E. Chauveau : M. Taine philosophe et professeur d'esthétique. — P. Ch. Clair : la Statue de Voltaire, poésie. — P. P. Fristot : *Conférences du couvent de Saint-Thomas d'Aquin*, par le P. Monsabré. — Bibliographie. — Varia.

Journal des jeunes personnes.

Février. Mlle Julie Gouraud : Causerie. — A. de Courson : un Chef de brigands sous Henri IV (1593-1608). — Mme la comtesse de Mirabeau : une Femme aimable, comédie. — Mme Mary Wells : Histoire naturelle. Les araignées. — Mlle Zénaïde Fleuriot : une Année de la vie d'une femme, suite. — A. Isabeau : A travers les bois, suite. — Mme Yvonne de Kerdréo : Correspondance. — Mme Agnès Verboom : Modes. — Mme Gabrielle de Lalle : Travaux. — Gravure de costumes coloriée; — Planche de broderies et travaux à l'aiguille; — Planche de patrons; — grande Planche double de tapisserie (chasuble); — 1re partie du Semainier.

Journal historique et littéraire (de Liége.)

Février. Journal historique du mois de décembre 1866. — *Le Congrès de Spa, nouveaux Voyages et aventures* de M. Alfred Nicolas. — Tribunal de 1re instance de Verviers. Legs. — Circulaire de M. le ministre de l'instruction publique à MM. les recteurs, sur la direction qu'il convient de donner dans les écoles primaires en France. — *Histoire de la philosophie*, par Mgr Laforêt. — *Histoire du pays de Liége racontée aux enfants*, par M. F. Tychon. — Des principes conservateurs. — Nouvelles politiques et religieuses. — Nouvelles des lettres, des sciences et des arts.

Revue britannique.

Janvier 1867. — Ophir (la terre de l'or). — Histoire naturelle. Les Architectes sans mains. — Les Villes d'hiver de la Méditerranée. — L'Orphelinat de Georges Muller, ou l'Homme à la nombreuse famille. — La Race porcine et le commerce des salaisons en Irlande et ailleurs. — La Légende des inventeurs, suite. Jacob Snider, l'auteur du fusil à aiguille anglais. — Du Rôle des chemins de fer dans la stratégie moderne. — X. Marmier : Souvenirs

M. Jeantet nous apprend à lire dans nos droits : de là son A B C. Il veut que les expropriés puissent faire eux-mêmes leurs affaires, échapper aux industriels qui les exploitent, agir le plus économiquement, le plus sûrement, le plus promptement possible. Et nous pouvons dire que cette centaine de pages répond au but et à l'idée. Un coup d'œil préliminaire trace l'historique de la loi du 3 mai 1841, avec un long éloge qu'on ne saurait blâmer par les côtés envisagés : seulement, il y en a d'autres dont on ne parle pas et qui ne sont point dépourvus de valeur. Henri IV, nous dit l'auteur (p. 17), voulant ouvrir une rue sur la rive gauche de la Seine, fit offrir par son ministre une indemnité aux religieux augustins, propriétaires de l'immeuble que cette rue devait traverser. L'offre ayant été refusée, le bon roi fit braquer des canons en face de la propriété : ce que voyant, les religieux s'empressèrent de traiter à l'amiable. Les choses ne vont plus ainsi : il suffit d'obéir après avoir fait valoir ses droits : quels sont ces droits? comment les faire triompher? Qu'on le demande au présent volume : il expose nettement, répond à tout, parle bien, instruit à fond, et même plaît à l'esprit par la verve du style, l'entrain de la composition, l'honnêteté des conseils, et la vie qui y circule de la première ligne à la dernière. V. Postel.

134. **LES ACTES** *des apôtres*, par Mme la comtesse de Ségur, née Rostopchine; — *ouvrage illustré de* 10 *gravures sur acier*. — 1 volume in-4° de 280 pages (1867), chez L. Hachette et Cie; — prix : 10 fr.

Infatigable dans son dévouement à la jeunesse et à la religion, Mme la comtesse de Ségur nous offre une suite à l'*Evangile d'une grand'mère* dont nous avons rendu compte il y a un an (t. XXXV, p. 294). *Nous offre*, non pas à nous précisément, mais aux chers petits enfants qui débutent dans la vie, et qu'il importe d'y introduire par la voie sûre et solide de l'instruction chrétienne. Avec quel bonheur ils écouteront encore non-seulement l'aïeule qui raconte avec tant de complaisance et d'esprit, mais les auditeurs de cinq, de sept, de neuf et de dix ans, interrupteurs consciencieux, ne permettant pas à une syllabe de passer sans qu'ils l'aient bien comprise, et plaçant leurs *questionnettes* à propos et avec goût! Petit-Louis, Armand, Marie-Thérèse, Valentine, Jeanne, etc., quelle charmante réunion! et comme toutes ces petites têtes travaillent, comme tous ces petits cœurs battent honnêtement! En vérité, on aime presque autant les entendre que la grand'mère elle-même. Sage pourtant, et

savante, et excellente, et douce, et patiente, la grand'mère! Les naïvetés et les ignorances de ces chers enfants ne la fatiguent point : elle répond à tout, excuse les lutins dans leurs perpétuels écarts de curiosité, pour les ramener bientôt à son tableau, leur en détailler les contours, les personnages, les couleurs, et leur faire tirer à eux-mêmes de tout cela les leçons qui conviennent et qui édifient. Et les gravures, n'aimera-t-on pas aussi à les voir? Dix gravures splendides, des sujets empruntés à Rubens, à Raphaël, à Lesueur!

Après les grandes scènes de saint Pierre et de saint Paul, puisées dans le livre inspiré, Mme de Ségur interrogera aussi les traditions et l'histoire ecclésiastique : elle suivra tous les apôtres jusqu'au moment de leur martyre, de manière à faire un ouvrage complet. Le tout forme soixante-douze chapitres bien coupés, bien divisés, et, malgré la simplicité nécessaire dans la circonstance, agréables à lire même pour un grand-papa. Quant à l'édition, elle est en caractères superbes, en papier de choix, imprimée avec luxe; en sorte que, fond et forme, nous avons tout à louer. Un peu plus de correction typographique, et la perfection serait atteinte.

135. **LA BIBLIOTHÈQUE** *des prédicateurs*, par le R. P. Vincent Houdry; — *nouvelle édition, complétement revue et améliorée dans la disposition des matières*, par M. l'abbé V. Postel, docteur en théologie, chanoine honoraire, etc. — Tomes II, III, IV, V *de la Morale*. — 4 volumes grand in-8° de 640, 724, 638 et 710 pages (1867), chez A. Josse; — prix : 6 fr. le volume pour les premiers souscripteurs.

Cette grande réimpression marche rapidement, et l'exécution des volumes que nous avons sous les yeux répond à toutes les promesses du premier : elle ne laisse rien à désirer. Le choix des caractères, la disposition des titres courants, les divisions des paragraphes, offrent à l'œil une singulière netteté, avantage capital dans des ouvrages de cette nature, où il est essentiel de rendre facile toute recherche de texte ou de pensée. Les éditions anciennes n'approchent pas de celle-ci et ne peuvent en aucune manière lui être comparées. Nous félicitons M. l'abbé Postel d'avoir non-seulement fondu les suppléments dans le corps de la *Bibliothèque*, mais d'avoir rectifié les citations de l'Ecriture sainte, trop souvent fautives, d'en avoir refait la traduction en maint endroit, et d'indiquer exactement le chiffre du verset, toujours oublié par le P. Houdry. Nous nous sommes assurés, en outre, que le style a été retouché dans ce qu'il avait de moins heureux, et qu'un nombre d'extraits sans valeur a été supprimé. Les titres courants,

seurs, que fray Antonio se voue avec un courage dont une lumineuse intelligence dicte les résolutions. Ici commence une série d'aventures pour nous aussi impénétrables que les forêts vierges où s'élancent, les uns à la suite des autres, Cordova et Gaëtano; d'une part, renforcés de contrebandiers et d'Indiens; Rafaël, d'autre part, et une vingtaine de gens de la mission, secondés par le flair de chiens excellents. Rien qu'à décrire les coups de *machete* et de *navaja*, le duel de Rafaël avec un ours gris, les mille et une inventions de la plus intrépide audace dirigée avec sang-froid par fray Eusébio, nous dépasserions de beaucoup nos limites forcément restreintes; courons au dénoûment. La mission est attaquée par une tribu indienne, les Rumsen, et sauvée par une autre, les Mohaves; les prisonniers des Rumsen, au nombre desquels est Sérafina, sont remis à fray Antonio; le magnanime religieux accorde la vie aux Rumsen que les Mohaves veulent exterminer; la paix est rendue à la mission; Rafaël et Sérafina, unis enfin, vont cacher leur bonheur à Séville, et ainsi finit cette histoire. Si l'auteur n'a pas vu ce terrible et émouvant épisode de la vie d'une mission, du moins il l'a, nous dit-il, recueilli sur les lèvres d'un conteur qui le tenait de fray Eusébio, et avait souvent causé à Séville avec Rafaël et Sérafina. GUSTAVE ROBERT.

140. SAINT CYPRIEN *et l'Eglise d'Afrique au* IIIe *siècle. — Cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne, pendant l'année* 1863-1864, par M. l'abbé FREPPEL, professeur à la faculté de théologie de Paris. — 1 volume in-8° de 504 pages (1865), chez A. Bray; — prix : 6 fr.

141. CLÉMENT D'ALEXANDRIE.— *Cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne, pendant l'année* 1864-1865, par LE MÊME. — 1 volume in-8° de 502 pages (1865), chez le même éditeur; — prix : 6 fr.

Nous l'avons déjà remarqué (t. XXXIII, p. 69), vers la fin du IIe siècle l'enseignement catholique se divisa, sans rompre l'unité du dogme, en deux courants immenses qui se répandirent l'un vers l'Occident, l'autre vers l'Orient. Sur les bases qu'avaient posées les Ignace, les Quadrat, les Méliton, les Justin, les Irénée, Carthage fonda sa grande école de théologie positive, tandis qu'Alexandrie, plus favorable à la raison humaine, consacrait la méthode de spéculation. D'un côté brillèrent au premier rang Tertullien et saint Cyprien, de l'autre, Clément d'Alexandrie et Origène. — Nous avons signalé l'année dernière le travail de M. l'abbé Freppel sur les débuts de l'école occidentale : voici aujourd'hui, — après une attente regrettée, — la suite naturelle de ces brillantes études.

Tertullien avait jeté sur l'Eglise d'Afrique un grand éclat et une profonde tristesse. Ses immortels services appelaient l'admiration et la reconnaissance; ses erreurs, au contraire, commandaient une réserve pénible. La Providence alors, pour combler le vide, adoucir les regrets et fortifier les chrétiens dans la foi, suscita un nouvel athlète qui, aux qualités les plus rares de l'esprit en joignit une autre meilleure et plus sûre, la sainteté. Cet homme fut saint Cyprien.

Mais entre Tertullien et saint Cyprien l'histoire place d'ordinaire un écrivain du même pays, Minucius Félix, qui se fit une gloire d'imiter quelquefois le premier, et eut l'honneur de fournir au second plus d'une imitation semblable. M. l'abbé Freppel lui a rendu en passant l'hommage qu'il mérite.

Venu d'Afrique en Italie, selon les conjectures les plus probables, Minucius Félix exerça à Rome la profession d'avocat. Vécut-il dans le paganisme? Fut-il chrétien dès son enfance? On ne saurait le dire. Toujours est-il qu'il publia une défense de la religion catholique, classée, à juste titre, parmi les meilleures œuvres du IIIe siècle. C'est une sorte de plaidoyer en forme de dialogue, ayant pour titre le nom d'Octavius, ami de l'auteur. Le sujet de l'entretien comprend tous les grands problèmes de la religion naturelle et du christianisme : l'existence d'un Dieu unique et créateur, la providence, la rédemption, la morale catholique. Le lieu assigné à l'entretien est cette plage d'Ostie où saint Augustin viendra plus tard méditer sur la Trinité mystérieuse, et contempler, avec sainte Monique, au-delà des sphères célestes, la véritable patrie de la science et du bonheur. Eloquent comme Cicéron et Tertullien, penseur comme Sénèque et saint Justin, poète même et écrivain délicat, Minucius-Félix sut donner à son œuvre une grande force de logique, une grâce exquise et un irrésistible attrait. Rien n'y manque de ce que l'érudition devait y mettre et de ce que l'art pouvait y ajouter. Mille accessoires délicieux, descriptions, peintures de mœurs, souvenirs de jeunesse, viennent s'y mêler à une argumentation rigoureuse, aux traits d'une fine ironie, aux douces effusions de l'âme, aux prières et aux larmes. Il était certainement difficile de conduire par une voie plus sûre l'esprit et le cœur à la vérité. « Je suis vaincu, s'écrie à la fin le païen Cé« cilius, mais je suis aussi vainqueur, car j'ai triomphé de l'erreur ! » Ce cri, qui dut échapper autrefois à plus d'un lecteur de l'*Octavius*, sera compris, nous l'espérons, par les incrédules modernes qui liront l'ouvrage de M. l'abbé Freppel.

Retournons maintenant en Afrique. Pendant que Minucius Félix poursuivait à Rome son utile et laborieuse carrière, protégé par une paix qui ne devait pas être de longue durée, Cyprien entrait avec éclat dans le barreau de Carthage. Adorateur des faux dieux, ce jeune homme ne songeait alors qu'à la science profane, et à cette gloire séduisante qui chaque jour croissait autour de son nom. Mais la pénétration naturelle de son esprit, l'ardeur généreuse de son cœur que le paganisme ne pouvait satisfaire, et l'intimité sérieuse d'un prêtre chrétien, dissipèrent peu à peu ses préjugés, ses rêves, ses anciennes croyances. Quand vint l'âge mûr, le dernier voile tomba comme de lui-même, et l'appel définitif de la grâce fit alors, en quelques années, de ce rhéteur cicéronien un maître de l'éloquence apostolique, de ce magistrat un évêque, de ce païen un martyr. — Dès le jour où ses résolutions furent fixées, sa vie devint un continuel dévouement. Ame forte et vive, incapable de se donner à demi, il combattit jusqu'à la fin avec toutes les armes dont il pouvait disposer, et il est permis de dire, en étudiant ses travaux, que jamais l'action et la parole ne furent accompagnées d'un succès littéraire plus fécond en résultats, ni mieux mérité. Néophyte, il lance d'abord contre la morale et le culte des païens sa *Lettre à Donat* et le traité *de la Vanité des idoles*; admis au baptême, il dévore, en quelque sorte, l'Ecriture sainte, puis il publie les *Témoignages*, laborieuse compilation de tous les textes bibliques sur lesquels s'appuie le catholicisme. Evêque, il saisit d'une main énergique le gouvernement de son vaste diocèse, et il pose en même temps les grands principes de la discipline dans une *Lettre au clergé de Furnes*, dans une autre *à Rogatien*, dans le livre judicieux et charmant de la *Conduite des vierges*. Persécuté, il fuit par prudence, par devoir même, car sa vie ne lui appartient plus; mais de loin il dirige encore son troupeau, auquel il adresse treize *Instructions pastorales*; il corrige les abus qui menacent le clergé, en lui dictant sa conduite à l'égard des apostats repentants ou des *tombés*; il console et encourage tous les siens en leur envoyant l'*Eloge des confesseurs et des martyrs*. Enfin, l'orage passé, il se montre de nouveau sur la brèche, triomphe de deux schismes, écrit sur l'*unité de l'Eglise*, affronte les dangers d'une épidémie et foudroie le calomniateur Démétrien, qui jette sur les chrétiens la responsabilité du fléau. Et au milieu de ces luttes, de ces préoccupations, de ces courses, de ces périls, entre les instants qu'il consacre à tant d'ouvrages de circonstance, il trouve encore moyen d'écrire des traités

sur l'*oraison dominicale*, sur l'*aumône*, sur la *patience*, sur l'*envie*, etc. Ajoutons qu'il était converti depuis quinze années seulement, et évêque depuis dix, quand, traduit pour sa foi devant le proconsul, il répondit à la sentence de mort par ces mots simples et sublimes, qui furent peut-être les derniers : « Dieu soit loué ! »

On le voit, M. l'abbé Freppel avait là, dans un cadre restreint, un des plus beaux sujets d'étude que puisse fournir l'histoire ecclésiastique. Comme écrivain, saint Cyprien est supérieur même à son maître, quoique moins profond et moins énergique. Saint Augustin trouvait dans ses œuvres des modèles pour tous les genres d'éloquence ; saint Jérome eût voulu que les prêtres en fissent leur lecture habituelle ; Lactance les qualifiait de chefs-d'œuvre ; et, parmi les modernes, Fénelon ne craint pas de les comparer aux harangues de Démosthènes. Au point de vue apologétique, l'évêque de Carthage éclairé et juge fidèle de la tradition, condamne non-seulement le paganisme, mais encore les erreurs du protestantisme sur le culte des saints, la vénération des reliques, les indulgences, le sacrifice de la messe, la pénitence, la primauté de saint Pierre, etc. Enfin, les monuments qu'il nous a transmis comme évêque, administrateur et gardien de la liturgie, sont d'une grande utilité pour comprendre la discipline des premiers siècles, l'organisation de la hiérarchie, et l'ensemble des rites sacramentels. — Malheureusement, les deux dernières années de sa vie furent troublées par un nouveau combat dont il ne pouvait sortir avec avantage. Il soutint contre le pape saint Etienne, et avec une opiniâtreté inexplicable, que le baptême conféré par les hérétiques ne peut être valide. C'était, il est vrai, une opinion assez répandue en Afrique à cette époque ; mais le saint évêque aurait dû croire à l'infaillibilité du souverain-pontife plutôt qu'à la sienne, et comprendre que le zèle même ne le dispensait pas d'une obéissance dont il avait si bien reconnu la légitimité dans ses précédentes relations avec Rome. — Parmi les écrivains qui ont parlé de ce regrettable débat, quelques-uns nient l'authenticité des pièces qui nous en ont transmis la connaissance, d'autres en tirent contre saint Cyprien des arguments d'une rigueur extrême. M. l'abbé Freppel essaie de tenir le milieu, en admettant les documents et en expliquant la ténacité véhémente du saint par une sorte de malentendu sur l'importance du point contesté. Cette transaction entre les deux partis manque, ce nous semble, de force et de netteté, car la concession du savant professeur de la Sorbonne se concilie difficilement avec la seconde partie de sa

thèse. Peut-être serait-on plus près de la vérité si l'on disait que les lettres de saint Cyprien au pape saint Etienne ont été altérées dans certaines parties, et que, malgré cela, la discussion a dépassé les limites permises. L'évêque de Carthage a terminé sa vie d'une façon assez glorieuse pour qu'on lui pardonne cette faute. Homme providentiel, destiné à rétablir l'équilibre un instant compromis dans l'Eglise d'Afrique, il a rempli sa mission d'une manière admirable, et personne n'a mieux réussi que lui à maintenir le gouvernement spirituel en face de l'hérésie et du schisme. S'il a montré qu'il n'était pas impeccable, il a donné aussi l'exemple de la plus belle réparation et de la plus haute fidélité, en mourant pour Jésus-Christ. — En somme, à part la petite restriction que nous venons de faire, nous ne saurions trop louer M. l'abbé Freppel de la manière dont il a interprété la vie et les œuvres de saint Cyprien. Ce travail est au moins l'égal des précédents. Voyons ce qu'il faut penser de l'étude suivante.

Après avoir consacré trois années de son enseignement aux premiers apologistes de Carthage, M. l'abbé Freppel revient en arrière et reprend à son point de départ, c'est-à-dire à la fondation de l'école d'Alexandrie, le courant oriental de la théologie catholique. Cette marche lui fournira une transition naturelle du IIIe au IVe siècle, car c'est à l'école d'Alexandrie, immortalisée dès son commencement par Clément et Origène, qu'appartiendra saint Athanase ; c'est à elle que se rattachera l'école de Cappadoce, d'où sortiront saint Basile et les deux Grégoire ; c'est d'elle enfin que partira saint Lucien, le précurseur des Ephrem, des Chrysostome, des Cyrille, des Eusèbe à l'école si célèbre d'Antioche.

En Occident, nous venons de le voir, la religion chrétienne avait des apologistes, des controversistes et des moralistes distingués ; mais la méthode qu'on suivait dans cette partie du monde catholique accordait peu de place à la libre expansion de la raison humaine. Cela tenait au génie peu spéculatif et essentiellement pratique du vieux peuple romain. En Orient, au contraire, on chercha de bonne heure à établir les rapports de la science et de la foi, à montrer l'accord de la religion avec la vraie philosophie, à approfondir les dogmes révélés pour les justifier aux regards de la raison et les coordonner entre eux dans une vaste synthèse. On rattacha ainsi à la théologie toutes les branches des connaissances humaines, pour les faire servir d'auxiliaires à la croyance surnaturelle ; on recueillit toutes les se-

mences de vérité éparses dans le monde païen comme autant de rayons du Verbe ; et l'on créa un enseignement qui pouvait se placer avec avantage en face des écoles grecques et des sectes gnostiques. Ce procédé, nouveau dans l'Eglise, était réclamé par les exigences des lieux, et ce ne fut pas une gloire médiocre pour les premiers pères alexandrins, d'avoir compris la marche qu'ils avaient à suivre avec des adversaires qui les attendaient sur le terrain de la discussion.

Dans Alexandrie donc, où toutes les nations semblaient s'être donné rendez-vous, à côté de ce musée des Ptolémées, où tous les systèmes se livraient une guerre de parole et de plume, et laissaient par là-même le champ plus libre à la vérité, au milieu d'un quartier populeux, plus spécialement habité par les juifs, où Marc avait jeté les fondements d'une modeste église, le IIe siècle vit éclore l'école fameuse qui devait attirer bientôt les regards du monde entier. Saint Pantène, ancien philosophe, instruit dans toutes les sciences de son époque, esprit vif et profond, cœur large et intrépide, venait d'en fixer à jamais la direction par la réunion prudente de la philosophie, des lettres et de la théologie, quand un homme qui avait parcouru l'Europe et l'Asie frappa à la porte du nouveau sanctuaire et y demanda humblement une place d'auditeur, en attendant qu'il en fût proclamé l'oracle. Ce chercheur avide de tout connaître était Clément. Ses voyages en Grèce, en Italie, en Palestine, l'avaient mis à même d'entendre de grands maîtres et de posséder à fond toutes les doctrines païennes. Converti quelque temps après par saint Pantène, il s'attacha à lui, enseigna à ses côtés tant qu'il vécut, et le remplaça à sa mort. Quelques auteurs lui donnent le titre de saint sur la foi d'un martyrologe, mais Benoît XIV le lui refuse, sans doute à cause des propositions équivoques et trop hardies qui se rencontrent dans ses ouvrages. Quel que soit, du reste, le sentiment de l'Eglise sur ce point, il est certain que le savant docteur attira autour de sa chaire un grand nombre de philosophes et d'hommes illustres, et fit de remarquables conquêtes à la religion qu'il enseignait. Nous ne pouvons pas aujourd'hui le juger d'après tous ses écrits, car plusieurs ont été perdus; mais ceux qui nous restent suffisent encore pour le classer de droit parmi les meilleurs apologistes du IIe siècle. Ces ouvrages sont : l'*Exhortation aux Grecs*, le *Pédagogue*, les *Stromates*, et un opuscule *sur le Salut des riches*. Les trois premiers « forment une véritable trilogie dont les divers éléments « s'harmonisent dans l'unité d'un même plan. C'est une gradation

« d'idée où la science théologique se déroule suivant un procédé très-« libre en apparence, mais systématique au fond... Expression fidèle « des besoins de l'époque, ces institutions théologiques prennent « l'homme au milieu des superstitions du paganisme, d'où elles « s'efforcent de le tirer pour le conduire à la foi, et l'initier par de-« grés à la science et à la perfection chrétienne (pp. 70 et 305). » — L'*Exhortation aux Grecs* a pour objet de démasquer la théologie païenne. L'antiquité tout entière vient s'y refléter avec ses monuments, ses livres, ses écoles, ses philosophes, ses dieux; et de ce riche dépôt de toutes les connaissances sacrées et profanes, la vérité se dégage, pure et lumineuse, rejetant derrière elle, comme scories, les erreurs et les hontes du passé. Ici, Clément d'Alexandrie se laisse peut-être aller, avec une complaisance trop grande, au désir de retrouver chez les auteurs païens la trace des écrits bibliques; mais nous ne saurions admettre qu'il ait été en cela, au degré où le suppose M. l'abbé Freppel, « victime d'une mystification (p. 124). » Ce n'était pas, on le sait, l'avis d'Arnobe, de Lactance, de saint Augustin, parmi les anciens, ni de Huet et de Thomassin parmi les modernes. Et, du reste, un homme qui a cité six cents auteurs païens dans ses écrits, et qui avait habité Athènes et Rome, devait connaître les sources où il puisait. Qu'il soit donc allé un peu trop loin parfois, nous l'avouons sans peine; mais qu'il ait été « mystifié » par l'école juive d'Alexandrie, nous ne nous croyons pas encore autorisés à l'affirmer sur les preuves qui ont été produites. Question du reste assez secondaire. — Le *Pédagogue* est un traité de morale. L'auteur, « s'adressant aux catéchumènes et aux néophytes qui viennent de rom-« pre avec les superstitions du paganisme, veut leur tracer une règle « de vie. A cet effet, il commence par décrire le caractère et la fonc-« tion du précepteur (*pédagogue*) dont l'enseignement doit leur ser-« vir de guide. Ce précepteur unique, c'est le Fils de Dieu, raison « souveraine et sagesse incarnée, le Verbe fait chair qui parle dans les « Ecritures et par l'Eglise. C'est à cette haute école que se fait l'édu-« cation du chrétien, sous la direction paternelle du Verbe et par les « soins maternels de l'Eglise (pp. 207, 208). » Nos grands orateurs, Bourdaloue entre autres, ont beaucoup emprunté à cet ouvrage. L'*Hymne au Christ*, qui le termine, a été traduite par M. l'abbé Freppel en vers français très-corrects. — Les *Stromates* ou *Tapisseries*, complément de l'*Exhortation aux Grecs* et du *Pédagogue*, forment, malgré l'absence de liaisons, apparentes du moins, une esquisse de

philosophie chrétienne, et ce n'est pas sans raison que le professeur d'éloquence sacrée les compare aux *Pensées* de Pascal. La thèse fondamentale sur laquelle repose cette ébauche est celle-ci : « Il n'y « a pas plus de foi sans science qu'il n'y a de science sans foi ; » ce qui revient à dire que la révélation est la source d'où découlent toutes les sciences et où elles retournent toutes. Cet écrit, malgré l'imperfection de la forme, a toujours été si estimé, que Théodoret et Cassiodore donnaient à Clément d'Alexandrie le surnom de *Stromatien,* comme un titre d'honneur. M. l'abbé Freppel en a tiré de très-judicieuses considérations sur les rapports de la raison et de la foi. — Enfin, l'opuscule *sur le Salut des riches* est une catéchèse qui fixe dans ses vraies limites l'usage des biens de la terre. Il a été interprété avec bonheur — En somme, — car nous devons nous arrêter ici, ayant dépassé déjà les bornes assignées d'ordinaire à nos articles, — Clément d'Alexandrie ne doit pas être étudié sans une grande prudence, car l'emploi qu'il fait des termes païens, les allégories qu'il sème à profusion, les digressions auxquelles il se laisse aller sans mesure, les voiles dont il couvre à dessein les mystères du catholicisme, l'emphase poétique qui lui est trop habituelle, le rendent parfois très-obscur : Bossuet et Fénelon, s'appuyant tous les deux sur les *Stromates* dans la question du pur amour, en sont une preuve ; mais nous croyons qu'après avoir lu le travail de M. l'abbé Freppel, tout esprit cultivé saura le comprendre et le goûter. Ce beau travail, en effet, quoique inférieur au précédent sous le rapport de la forme, qui est quelquefois négligée et rude, brille, comme ceux auxquels il fait suite, par la solidité du fond, la clarté et l'à propos des détails. S'il ne nous fait point oublier Tertullien et saint Cyprien, il nous fait désirer Origène. LE VERDIER.

142. **LES PRINCIPAUX DEVOIRS** *des jeunes étudiants,* par M. l'abbé ***, ex-professeur du diocèse de Lyon. — 1 volume in-12 de 432 pages (1866), che Briday, à Lyon, et chez Aniéré, à Paris ; — prix : 2 fr. 50 c.

Est-ce en multipliant les essais et les réformes dans l'enseignement, en perfectionnant les méthodes et en traçant de savants programme , qu'on parviendra à faire de nos écoliers des *hommes*, et surtout des *chrétiens ?* car il est convenu qu'on ne veut plus se borner à dresser des *bacheliers*, et c'est là le thème favori des discours prononcés aux distributions de prix depuis quelques années. A côté de l'instruction assurément fort importante, à côté de la culture de l'intelligence, objet de tant de préoccupations et de discussions, n'y a-t-il pas la cu

développer, avec l'agrément de leur vénérable auteur. Nous avons donc ici une série de 120 méditations, chacune de 5 à 6 pages, embrassant toute la vie de Notre-Seigneur, et la présentant à l'âme pieuse sous ses divers et multiples aspects, pour la nourrir, la consoler, l'élever, la dilater chaque jour davantage. La forme de plusieurs de ces méditations est aussi neuve et aussi attrayante que le fond; par exemple, la LXXXVII[e] : « le pauvre Etranger; » la XCVIII[e] : « Silencieux et voilé; » la CVI[e] : « Ne me touchez pas; » la CXII[e] : « l'Ombrage et les fruits; » la CXX[e] et dernière : « le Secret du « sanctuaire. » Il faudrait tout citer et entrer dans de longs détails, pour montrer comment le judicieux auteur est parvenu à fondre dans son œuvre la doctrine de saint Bernard, et quel heureux parti il a su tirer de ses ouvrages. Aussi, nous comprenons que son livre soit promptement arrivé, — et sans la tyrannie d'une incessante réclame, — à la troisième édition : il était trop digne d'attention pour passer inaperçu au milieu de ce flot de pauvretés mystiques dont la librairie religieuse nous inonde depuis plus de vingt ans. Que M. l'abbé Ricard nous permette, tout en le félicitant sincèrement sur le fond de son œuvre excellente, de le prier de donner de nouveaux soins à la forme d'un assez grand nombre de ses pages, moins heureuses que celles que nous venons de citer; qu'il veuille bien les revoir avec une attention plus grande, pesant mieux chaque phrase, chaque comparaison, chaque qualificatif surtout, car il les multiplie avec une prédilection parfois exagérée; qu'il élimine de l'introduction ce que nous oserons appeler l'abus des épithètes et des formes louangeuses, et nous lui devrons un de nos meilleurs manuels de piété. Il a déjà la consolante certitude d'avoir puissamment contribué à l'édification et à la sanctification de beaucoup d'âmes : nous sommes heureux de penser que notre recommandation, en aidant à la propagation de son livre, en multipliera les fruits de bénédiction et de salut.

V. Postel.

157. **Traité** *de la confession des enfants et des jeunes gens*, par M. l'abbé Timon-David, chanoine honoraire de Marseille et d'Avignon, directeur de l'œuvre de la jeunesse pour la classe ouvrière de Marseille. — 2 volumes in-12 de 390 et 402 pages (1865-67), chez V. Sarlit; — prix : 7 fr.

Dans une matière comme celle de la confession, — de la confession des enfants et des jeunes gens surtout, — rien ne peut suppléer l'expérience, et l'expérience supplée à tout, la théologie exceptée cepen-

dant. La perfection, c'est le théologien dirigé par une longue pratique. En composant le présent traité, M. l'abbé Timon-David nous offre la garantie de ce double avantage. Placé depuis vingt ans à la tête d'une œuvre de la jeunesse qui s'est développée sous son habile direction dans la ville de Marseille, il connaît cet âge mieux que personne ; il en a étudié les écueils, les vices, et aussi les qualités et les ressources. Homme d'étude d'autre part, il s'est appliqué toujours à se pénétrer des vrais principes enseignés par l'Eglise et développés par ses docteurs. Aussi, son travail mérite-t-il d'être recommandé comme un guide autorisé et sûr dans le difficile et épineux ministère du saint tribunal. On y trouvera toutes les questions à leur place, clairement exposées, convenablement développées, sagement discutées. Le livre, comme l'a si bien dit Mgr Mermillod dans une lettre à l'auteur, révèle « la foi la plus vive, le zèle le plus ardent et « une expérience consommée dans la direction de la jeunesse. Il de- « viendra un manuel pratique sur cette importante matière, et il aura « sa place légitime à côté des travaux de Gerson et de Lhomond. » M. l'abbé Timon-David fait plus que de connaître les enfants et les jeunes gens : il a pour eux une tendresse maternelle ; c'est le cœur qui parle, et il parle avec une délicatesse touchante. Nous signalerons particulièrement ce qui concerne les mauvaises habitudes : il y a là des lumières nouvelles, une indulgente appréciation qui n'ôte rien à la sévérité évangélique, tout en l'appliquant en meilleure connaissance de cause.

La rédaction est élégante et vive. Si l'auteur nous permettait une seule réserve, nous la ferions porter sur certaines expressions peu françaises, sur certaines tournures familières à l'excès, auxquelles on regrette de se heurter parfois : « La légèreté de quelques confesseurs en cette « matière (l'absolution) ne servirait qu'à *gâter le métier*... (t. I, « p. 172). — Quel homme sensé croira-t-il qu'il soit permis (t. II, « p. 280) ? etc. » N'insistons pas sur ces légers oublis, échappés sans doute à la rapidité de la composition, et qui ne détruisent point le mérite solide de l'ouvrage.

Voici le plan de M. l'abbé Timon-David. — Après avoir établi l'excellence du ministère de la confession en général, puis particulièrement à l'égard des jeunes gens, il s'étend assez longuement sur les qualités et les vertus nécessaires au directeur des âmes, sur les précautions intérieures et même matérielles dont il est bon qu'il s'entoure ; puis il entre en plein dans la matière : soins à donner aux plus petits en-

fants; âge auquel il faut commencer à les confesser; manière de le bien faire; péchés qu'ils commettent le plus ordinairement; de l'absolution, de la première communion, de la confession générale, des vertus à faire pratiquer aux enfants, des interrogations à leur adresser, tout cela expliqué dans le plus grand et le plus méthodique détail. Le chapitre des jeunes gens arrive ensuite, et n'est pas moins complétement traité : vertus, péchés, dangers, moyens de persévérance, observations étendues sur la vocation. Quand on a lu avec attention ces deux volumes, non-seulement on connaît l'enfance, mais on se sent pleinement illuminé pour le ministère sacré du prêtre auprès d'elle. On y trouve entre autres choses, une dissertation savante, et qui vient bien en son lieu, sur les tempéraments, l'influence du physique sur le moral, la part de la nature sensible et de la volonté. L'auteur a étudié à fond ces matières, on le voit; les ouvrages qu'il cite montrent qu'il s'est adressé aux meilleures sources. Il nous paraît, toutefois, qu'il n'a pas exactement exposé (t. II, p. 67) le système de Gall, qu'on a cent fois raison de repousser dans ses exagérations. La phrénologie ne prétend point que les bosses sont « la « marque certaine et infaillible de nos *défauts* et de nos *qualités ;* » elle se borne à assurer que telle conformation indique *une disposition* à telle qualité ou à tel défaut, sans rien ôter à la liberté humaine, toujours obligée de lutter contre les entraînements de la nature, de quelque part qu'ils naissent. Une tête pourra révéler un penchant mauvais, mais non pas dire qu'on y ait nécessairement cédé. Réduite à ces termes, la doctrine de Gall n'implique aucunement la fatalité, et il est des circonstances où elle aura sa valeur.

M. l'abbé Timon-David a fait une œuvre que nous voudrions voir entre les mains de tous les curés, les catéchistes et les séminaristes. Elle a sa place assurée dans toute bibliothèque ecclésiastique. Nous ne croyons pas qu'on ait jusqu'à présent écrit sur ce sujet avec autant de sagesse, de lumières, d'observations pratiques et concluantes.

V. Postel.

158. **VIE** *du bienheureux Thomas Hélie de Biville, composée au* XIII[e] *siècle* par Clément, *publiée, avec une introduction et des notes,* par M. Léopold Delisle, membre de l'institut. — In-8° de 74 pages (1860), chez Debelfontaine et Syffert, à Cherbourg; — prix : 1 fr.

A l'occasion des honneurs décernés à la mémoire du bienheureux Thomas Hélie de Biville, dont, en 1859, la S. congrégation des rites a reconnu comme légitime et solennellement approuvé le culte im-

mémorial, la société académique de Cherbourg eut la pensée de reproduire dans ses *Mémoires* un travail publié en 1848, dans lequel M. L. Delisle avait éclairci plusieurs points de la vie du bienheureux. Ne se bornant point à une pure réimpression, l'auteur a enrichi son premier essai du texte latin de l'opuscule composé vers la fin du XIIIe siècle, d'après les renseignements les plus authentiques, par un clerc nommé Clément, et d'où dérive à peu près exclusivement ce qu'on sait avec certitude de la vie de ce pieux personnage. L'original n'en existe plus, mais la copie de la bibliothèque Impériale n'est pas unique; le P. Antoine Tinnebrock en a signalé trois autres dans le tome VIII des *Acta sanctorum mensis octobris* (Bruxelles, 1853), où il l'a publié avec une longue dissertation qui, d'après M. L. Delisle, « est bien près d'avoir épuisé la matière (p. 16). » L'ouvrage de Clément est divisé en deux parties : la première, intitulée *Vita beati Thomæ Constantiensis*, traite de la vie, et surtout des vertus du bienheureux Thomas; la seconde, *Miracula beati Thomæ Heliæ*, renferme soixante-six articles, où sont racontés les nombreux miracles accomplis à son tombeau. M. L. Delisle en a établi le texte avec toute la correction désirable. — Un rimeur du temps de Philippe le Bel mit en vers français l'opuscule de Clément, et les différentes vies rédigées par des auteurs modernes n'ont pas eu pour base d'autres documents originaux. Le mémoire soumis à la congrégation des rites clôt la liste des travaux consacrés à la vie du bienheureux Thomas Hélie. — M. L. Delisle fait suivre ses recherches bibliographiques de l'examen de quelques traditions relatives au bienheureux. La qualité d'aumônier de saint Louis, que presque tous les biographes lui ont attribuée depuis deux siècles, ne lui semble pas prouvée : la tradition en est relativement récente, et contredite par les documents contemporains; les caractères de la chasuble et du calice conservés dans l'église de Biville ne la confirment pas. Quant au culte immémorial, l'auteur le prouve par des faits d'une importance décisive : trois ans après la mort du bienheureux, l'évêque de Coutances envoyait à Rome un prêtre chargé de poursuivre sa canonisation. — On trouvera dans ce volume un modèle de discussion critique pleine d'érudition. C.-U.-J. CHEVALIER.

159. VOLTAIRE, *sa vie et ses œuvres,* par M. l'abbé U. MAYNARD, chanoine honoraire de Poitiers. — Tome Ier, — in-8° de 500 pages (1867), chez A. Bray; — prix : 7 fr. 50 c. (L'ouvrage aura deux volumes.)

S'il est un livre dont on puisse dire qu'il vient à son heure, c'est

bien celui-là. Toute l'impiété contemporaine bat des mains au nom de Voltaire. On le croyait délaissé dans l'ignominie de sa tombe, et voilà que les ennemis de Dieu et des hommes essaient de l'en retirer pour le porter au pinacle de leur gloire. Les bateleurs et les ricaneurs avaient besoin d'un premier rôle : ils ont repris Arouet dit Voltaire : à comédiens comédien et demi. La vérité le reprend à son tour. Mais, dira-t-on peut-être, n'est-il pas déjà bien connu dans sa vie et dans ses œuvres? Sa correspondance, depuis si longtemps au grand jour, ne le juge-t-elle pas? Les contemporains ne l'ont-ils pas scrutée, fouillée en tous sens? Oui, sa correspondance est à découvert, mais comme un immense bloc où il faut tailler une statue; oui, le XVIIIe siècle et le nôtre se sont agités autour de cette mémoire, mais les uns ont loué à outrance comme des claqueurs à gages, les autres ont critiqué sans mesure; tous, ou presque tous, ont écouté la passion. Il fallait réviser les pièces de ce grand procès, entendre tous les témoins, les contrôler mutuellement, et, au premier rang de ces témoins, placer l'accusé. Un juge impartial ne pouvait se permettre un arrêt définitif qu'à la suite d'un débat contradictoire, aussi impartial qu'approfondi. M. l'abbé Maynard a été ce juge dans la cause grave qu'il a instruite : il a lu et relu toute la correspondance de Voltaire, à laquelle il fait « un appel incessant; » il a vécu de longues années dans la compagnie de ce vilain personnage; tout ce qui s'est écrit pour ou contre lui, il l'a connu : la riche et intelligente annotation qui est l'ornement de la plupart de ses pages témoigne assez que sa bibliothèque de Voltaire est au complet. En deux mots, voici ses sources et son cadre.

C'est surtout le *héros*, ce sont ses amis qu'il fait parler. Sa correspondance et toutes ses œuvres sont toujours citées d'après l'édition de Beuchot, jusqu'à présent la meilleure, mais corrigée quelquefois par M. l'abbé Maynard d'après les manuscrits de la bibliothèque Impériale, notamment pour les lettres à l'abbé Moussinot, un des séides de Voltaire, falsifiées par l'abbé Duvernet. L'auteur a utilisé tous les volumes de lettres inédites qui ne se trouvent pas, en tout ou en partie, dans les vingt volumes de l'édition de Beuchot, et qui ont été publiés de 1820 à 1860. Quant aux panégyristes et aux satiriques, il n'a rien cru sur leur unique autorité; il ne procède ni par choix, ni par exclusion; il contrôle tout et ne surfait rien. Pour être vrai, il n'a pas besoin, comme quelques-uns, d'enlever à Voltaire son prodigieux esprit, de le priver même du bénéfice de quel-

ques bonnes actions et d'un petit nombre d'idées saines; les faits lui suffisent, et ces faits tels qu'il les donne, dégagés d'un fouillis d'adulations et de dénigrements, remis à leur place chronologique et expliqués dans leurs causes et dans leur nature avec une vraie sagacité de critique, sont incontéstables. Ils se déroulent en deux livres, avec une abondance de détails semée de mots heureux qui ne tourne pas à la diffusion, et où le ton de la grande histoire se reconnaît aux moments opportuns. Le premier livre a huit chapitres : Naissance et éducation de Voltaire ; — Son entrée et ses débuts dans le monde et dans la littérature ; — *Œdipe*, *Artémire*, vie errante ; — Affaires et diplomatie ; second voyage en Hollande ; — Bastonnades et Bastille ; — Voltaire en Angleterre ; — Rentrée de Voltaire en France ; — les *Lettres philosophiques*. — Le livre second, non moins riche que le premier, se subdivise en six chapitres : Château et châtelains; vie privée et vie de travail à Cirey ; — Voltaire et Des Fontaines; — Voltaire et J.-B. Rousseau ; petits ennemis et petits amis de Voltaire; Voltaire capitaliste et homme d'affaires; — Voltaire diplomate; — Voltaire et l'académie française; — Anet et Sceaux ; Fontainebleau et Lunéville ; Mort de Mme Du Châtelet et départ pour la Prusse.

Nous avons donc ici, dans son entière vérité, le Voltaire de 1694 à 1750. Tâchons de saisir, en nous associant à l'impartialité de M. l'abbé Maynard, les principaux linéaments de cette figure ; si elle séduit peu, à qui la faute, sinon au modèle?

Voltaire a été un signe perpétuel de contradiction depuis sa naissance sur laquelle on a tant disputé, jusqu'à sa mort qu'on a à plaisir enveloppée d'ombres. Il est très-sûr qu'on doit placer son berceau à Paris, en 1694, mais moins sûr que sa naissance ait été légitime. Son père, d'abord notaire au Châtelet, ne fut jamais trésorier de la cour des comptes : il ne fut que receveur des *épices*. En digne fils, et inaugurant la série non interrompue de ses mensonges, Arouet renia son nom de famille et s'appela Voltaire; exploit, du reste, à la hauteur de ses débuts dans le monde. Il entra dans le libertinage et l'incrédulité presque en même temps que dans la vie par la porte du Temple que lui ouvrit l'abbé de Châteauneuf, et où l'abbé de Bussy, Caumartin, le chevalier d'Aydie, le chevalier de Caux, le bailli de Froullay, d'Aremberg, le président Hénault, Chaulieu, La Fare, etc., se groupaient autour de l'Anacréon de l'endroit. Bercé, en quelque sorte, sur les genoux d'une courtisane, Ninon de Lenclos, il fut de très-bonne heure un mauvais sujet; son père le menaçait con-

tinuellement de ses foudres. Il le plaça, pour le discipliner, dans l'étude de Me Alain, où le jeune Arouet devint retors à en remontrer à tous les procureurs : ce fut la science que toute sa vie il connut le mieux. Mais le démon de la littérature, en attendant celui de l'avarice, le dominait, et pour lui les lettres, dont son immense vanité convoitait la dictature, ne se séparaient guère de l'impiété et de la luxure. Impie, il le fut sous un voile transparent dans *Œdipe* et dans *la Henriade*. Sa déclaration de guerre tout à fait ouverte au christianisme, fut l'*Epître à Julie* ou *à Uranie*. De ce jour, il ne s'arrêta plus dans cette voie ; il guerroya contre Jésus-Christ,—nous dirons avec quelle loyauté, —par les *Lettres philosophiques*, par *le Mondain* et d'autres poèmes, par diverses épitres, par *Mahomet* et par d'innombrables petits vers. Il était théiste, dit fort bien M. l'abbé Maynard, et non déiste comme Rousseau. Ami de la liberté morale, mais d'une liberté sans principes, sans règle ni sanction, il fut plus tard fataliste. Il admettait comme *probable* l'existence de Dieu, mais il niait la providence et la spiritualité de l'âme. Au fond, sa morale était le culte de l'intérêt personnel et du plaisir ; ce culte, il en fut le grand prêtre ; il le prêcha d'exemple par ses mœurs, par des contrefaçons à peu près perpétuelles de sensibilité et d'humanité, de tolérance et de modération, d'indépendance, de noblesse de cœur, de désintéressement et de probité. L'âme de toutes ces qualités, le centre où elles confluent, c'est le mensonge, on va le voir. Ses faciles amours allèrent de Pimpette (Mlle Du Noyer) à des comédiennes, telles que Mlle de Livry, Adrienne Lecouvreur, à des dames telles que Mme de Rupelmonde, Mme de Fontaine-Martel... et Mme d'Epinay, qu'il céda volontiers à Saint-Lambert, avec lequel il fit jouer à l'époux d'Emilie *la Newtonienne*, malencontreusement compromise, une comédie ignoble qui se termina tragiquement par la mort impie de l'impie héroïne. Dans ces liaisons, le cœur n'était pour rien ; il en parlait dans cette langue menteuse, railleuse et obscène qu'il s'était faite au Temple ; on ne saurait répéter ce qu'il écrivait au grand-prieur sur « les amours de Paphos, et même de Florence ; » il désavouait ses vers infâmes ; il engageait la nouvelle épouse de Richelieu, son digne ami, à faire de son mari ce que celui-ci avait fait de tant d'autres. Sa sensibilité fut de bonne heure fanée dans les milieux impurs où il fut jeté. Après des phrases retentissantes contre l'inhumanité de la conquête, il aide Frédéric à voler un million aux Liégeois les armes à la main. « Que voulez-vous, dit-il, Frédéric « avait tant d'esprit et de grâce ! » Et quand les massacres se multi-

plient dans la guerre de sept Ans. « Que faire donc? écrit-il; donner « *Tancrède* en décembre, l'imprimer en janvier, et *rire...* » Périssent les hommes, mais vive la tragédie du ricaneur! Et sa tolérance, sa revendication courageuse des droits de l'homme! Oui, tolérant pour tout ce qui l'amusait, impitoyable pour tout ce qui faisait la plus légère égratignure à son amour-propre d'auteur. Sitôt qu'on censurait ses vers ou sa prose, on était inévitablement l'ennemi de la royauté, de la société, du genre humain, de la morale publique, et même de la religion; vite, il fallait brûler l'écrit, lancer une lettre de cachet contre l'auteur et l'enfermer à la Bastille. L'honnête tolérant se mettait au besoin en campagne pour saisir chez les libraires la publication coupable; jamais inquisiteur n'a été plus ardent. Contre Beauregard, qui l'a fait bâtonner pour ses insolences, il requiert la force publique; contre une édition de ses *Lettres philosophiques* où l'on trouve une « misérable critique, » il fait agir le garde des sceaux et le lieutenant de police. Les lettres qui lui déplaisent lui arrachent des cris affreux, le font tomber dans des espèces de convulsions; il ravale jusqu'aux enfers tout ce qui le dénigre; le nom seul de Des Fontaines et de J.-B. Rousseau le fait entrer en un délire furieux. « S'il était mort, disait-il de Rousseau, je le ferais déterrer pour le « pendre. » Sa haine contre ces deux écrivains, dont le premier avait eu le tort de critiquer ses écrits, et le second l'audace, à ses yeux irrémissible, de rester religieux dans ses écarts, était littéralement de la rage. Qu'on lise les chapitres : *Voltaire et Des Fontaines*, *Voltaire et J.-B. Rousseau*, (livre II, chap. II et III) : c'est le paroxysme de la fureur aidée de la calomnie et de l'appel aux lettres de cachet. Il publie contre Des Fontaines le *Préservatif*, pamphlet auquel un conte hideux et une épigramme servent d'introduction : pamphlet, épigramme et conte, il renie tout. Toujours il se prétend diffamé, et il diffame lui-même et lâchement, il cache et nie ses coups, appelant sans cesse l'autorité à son secours (p. 268).— Saint-Hyacinthe ayant eu le malheur de le critiquer, il lance tout le monde contre lui, l'appelant *coquin*, *voleur*, *monstre*, *infâme escroc...*, et il veut que son adversaire désavoue la *Déification*, dont il le sait l'auteur; le mensonge lui est une vengeance et une satisfaction; ne l'a-t-il pas érigé en principe dans sa lettre si connue à Thiériot, l'ami de toute sa vie parce qu'il y eut entre eux un secret dont le mot est perdu? Son indépendance est juste au niveau de sa tolérance : il n'y eut jamais de courtisan plus adulateur, plus rampant. Quand les jésuites, ses maîtres, qu'il

vient de déchirer à belles dents, lui sont utiles auprès des grands, il les caresse, il est confit d'amour pour *notre sainte religion ;* tout lui est bon, même les médailles du saint-père (Benoît XIV), sous le couvert duquel il a mis son *Mahomet :* comment soupçonner un si bon chrétien ? Il vécut toujours, méprisant la plèbe, avec les princes et les grands seigneurs ; toutes les maîtresses placées près d'un trône eurent ses sourires et ses vers ; pour obtenir les faveurs du vice en crédit, il lui jetait à pleines mains l'encens de sa poésie et de sa prose. Limier de police du cardinal Dubois qu'il flatte, et espion d'un espion, il lance contre le régent, après lui avoir adressé une épître courtisanesque, des vers hideux, qu'il renie avec une feinte horreur. Longue est la liste de ses dédicaces aux maîtresses toutes-puissantes, à commencer par Mme de Prie. Depuis 1736, époque de ses premières relations avec Frédéric, il a une verve inépuisable d'éloges pour le roi philosophe ; il mendie la place d'historiographe à la cour de France, et il en règle la pension ; il la doit, ainsi que sa gentilhommerie, à Mme d'Etiole, la future Pompadour. Dans ses intrigues académiques, il rampe sans vergogne auprès des puissants pour arriver au fauteuil que son irritable jalousie a conspué longtemps. En vue de ce succès, il joue son jeu ordinaire auprès des gens d'Eglise : il les flagorne, il désavoue ses livres impies, il fait surabonder ses professions de foi chrétienne. Et quand son triomphe est accueilli par des brochures malveillantes, cet insulteur universel demande raison de ces insultes, et confond sa cause avec celle de l'académie, et même de l'Etat. — Passons à la noblesse du cœur. Y tenait-il autant qu'à la distinction de la naissance ? car il est bon de savoir que ce père de l'église démocratique voulut faire présenter par son neveu Mignot une requête contre un écrit de Des Fontaines, qui avait *outragé* sa famille en lui donnant pour aïeul « un paysan. » Ce n'était pas sans profit qu'il fréquentait les *roués*. Nous avons vu qu'il avait abjuré son vrai nom, Arouet, nom dont il faisait, disait-il, peu de cas (p. 69) ; il n'eut jamais pour son père, vivant ou mort, la moindre affection. Constamment, il se défendit avec hypocrisie du reproche d'irréligion, se moquant ailleurs de ses protestations intéressées. Dans sa querelle avec le comédien Poisson, il attendit son adversaire avec deux bretteurs pour être en force. Mêlé aux tripotages de la régence, ne négligeant, pour faire fortune, ni les loteries, ni les affaires véreuses, ni les rapports avec les usuriers, il se disait contraint de déshonorer un créancier parce qu'il était forcé de payer sa dette (p. 104). Insatiable

d'argent, il fit une sortie contre le « tribunal infâme » qui, en 1717, faisait rendre gorge aux financiers, et il dut être bien payé de ce service par les gens d'affaires. Un de ses écrits impies lui faisait-il peur? Vite il jurait ses grands dieux qu'il y était étranger; mieux que cela, il en imputait à autrui la paternité; c'est ce qu'il fit, par exemple, pour l'*Epître à Julie* ou *à Uranie;* par une imposture il faillit armer l'un contre l'autre les savants Basnage et Le Clerc. Voulant faire en France une édition clandestine de ses *Lettres philosophiques*, il invita durement et indécemment Thiériot à quitter son père malade pour se rendre à Rouen. Que dire de sa conduite envers Jore, à qui il imputa faussement une édition de ses lettres, qu'il mit de la sorte aux mains de la justice, et qu'il plongea, malgré quelques subsides, dans la ruine et la misère? Que dire encore de ses hypocrisies et de ses ruses dans ses luttes contre Des Fontaines? Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au menu de ces vilenies trop attestées par lui-même. Au vrai, Voltaire eut une pensée constante, celle qui donne à sa vie et à ses œuvres, dans le pêle-mêle des contradictions et des palinodies, une irrécusable unité : partout et toujours, en littérature comme en finances, il fut à double face. Sur son désintéressement, M. l'abbé Maynard accumule, comme toujours pièces en main, ce qui met en scène dans Voltaire l'homme d'affaires prêtant à gros intérêts, ayant la main dans les profits des frères Paris, avec ceux qui, suivant lui-même, *volèrent sous eux;* vivant le plus possible de la bourse de ses amis; menant de front les grands et les petits bénéfices, réclamant à outrance la solde de ses pensions, payant le moins possible, sous prétexte d'embarras, ses plus actifs affidés, agents d'affaires, chefs de claque au théâtre, éditeurs, panégyristes, endosseurs de lettres fausses sorties de sa plume et désavouées par lui; sorte de bataillon mi-partie littéraire, mi-partie agioteur, tripoteur et brocanteur, ou plutôt machines vivantes que l'infatigable Voltaire faisait mouvoir habilement de la voix, de la plume et du geste. Cette camaraderie est là prise sur le fait; on la voit circuler, comme un escadron volant, dans tout le volume. Grâce à la sagacité du révélateur, les dossiers de l'honnête financier sont impitoyablement, et, pour cela même, consciencieusement dépouillés. Que disent-ils? A la faveur de ses grands et de ses petits manéges, ce « Plutus tout « entier à sa proie attaché, » qui prêtait à si beaux intérêts son argent au prince de Guise, lequel lui prêtait gratuitement son château; qui d'abord avait défendu Des Fontaines par condescendance pour le pré-

sident de Bernières qu'il refusait de payer ; qui demandait une lettre à Frédéric, quelques *mots vagues qui ne l'engageaient à rien*, pour obtenir la restitution, par le roi, d'une partie de *son bien* que le cardinal Fleury lui avait *volé* ; ce Plutus, disons-nous, mourut possesseur de 300,000 livres de rente. Le pauvre homme ! — Et quelle activité dévorante ! Ce Voltaire à la face amaigrie, aux yeux étincelants, au teint brûlé par la bile, courait les emprunts, les loteries, les industries équivoques, ayant sur les bras un procès, une entreprise, un poème, une tragédie et une comédie. Par exemple, ce qui le préoccupait médiocrement, c'était la France. Si le vaniteux et l'avare courtisait beaucoup les maîtresses en renom et escomptait leurs faveurs, en revanche, le grand citoyen conspuait son pays et le livrait aux lazzis de l'Europe. Cela ne l'empêchait pas, bien au contraire, de viser aux missions officielles ; il put en obtenir une ou deux. Pendant la funeste guerre de la succession, il fut chargé de gagner Frédéric à notre alliance ; mais il ne gagna que les bonnes grâces de l'ami intime des beaux pages, et il se prévalut de ses *services* pour monter plus haut dans les faveurs de la cour de France. Hélas ! de lestes propos dont il n'avait pas prévu les terribles suites le brouillèrent avec Mme de Pompadour, et surtout avec Louis XV, qui depuis longtemps ne pouvait le souffrir. Le voilà donc tombé en disgrâce. Par vengeance, il décoche une lettre contre la favorite ; mais, toujours grand par le cœur, il la fait écrire et endosser par un de ses complaisants, que ce dévouement eût perdu à jamais si l'honnête procédé n'eût été connu à temps. Après ce bel exploit, il se dispose à partir pour Berlin ; c'est à la veille de ce départ que M. l'abbé Maynard le quitte pour reprendre haleine. Il lui reviendra bientôt, et le suivra pendant ses vingt-huit dernières années si pleines, en Prusse et hors de Prusse, à Ferney, citadelle de sa guerre contre l'*infâme ;* il le ramènera en France, le verra s'éteindre, et lèvera, nous l'espérons, les sceaux qui pèsent toujours sur cette horrible mort. Quelle riche moisson de faits en expectative ! Ce sera une glorieuse revendication de la vérité par la chute de tous les masques de celui qui fut menteur comme son maître, dès le commencement, *ab initio*. Et puisqu'il s'agit de lui ériger une statue, M. l'abbé Maynard pourra se flatter d'avoir pris au sérieux ce projet : il aura élevé un monument à Voltaire, un monument dont celui-ci aura été l'architecte, et au faîte duquel resplendira sa statue, avec ce mot écrit de sa propre main sur le piédestal : *Comédien*.

GEORGES GANDY.

CHRONIQUE.

ÉLECTIONS A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

LISTE DES QUARANTE MEMBRES.

L'Académie française a procédé le 2 de ce mois à l'élection de deux membres en remplacement de MM. de Barante et Victor Cousin.

6 candidats s'étaient fait inscrire : MM. Philarète Chasles, Franz de Champagny, Jules Favre, le P. Gratry, Léonce de Lavergne et Théophile Gautier.

32 académiciens étaient présents ; la majorité était donc de 17.

Les votes se sont ainsi répartis :

Pour le fauteuil de M. de Barante :

1er tour.

MM.	le P. Gratry. . . .	15	voix.
	Théophile Gautier. .	11	
	Léonce de Lavergne.	5	
	de Champagny. . .	1	

2e tour.

MM.	le P. Gratry. . . .	18	voix.
	Théophile Gautier. .	12	
	Léonce de Lavergne.	2	

Le P. Gratry a été élu.

Pour le fauteuil de M. Victor Cousin :

MM.	Jules Favre.	18	voix.
	de Champagny. . .	13	
	Léonce de Lavergne.	1	

M. Jules Favre a été élu.

Si l'on en croit les indiscrétions qui ne manquent jamais de révéler les secrets du scrutin, les votants se seraient répartis de la manière suivante :

FAUTEUIL DE M. DE BARANTE.

Pour le P. Gratry, MM. de Ségur, Viennet, Thiers, Mignet, Saint-Marc Girardin, Vitet, duc de Noailles, de Montalembert, Berryer, Dupanloup, duc de Broglie, de Falloux, de Laprade, Albert de Broglie, de Carné, Dufaure, Prévost-Paradol, Cuvillier-Fleury.

veillant!... Oui, quand tout souriait à ses désirs, quand il écrasait de sa renommée cette multitude de sophistes qui s'arrachaient les élèves et les suffrages. Libanius dévoué!... Sans doute il put avoir quelques élans généreux, mais il est sûr, —et M. Petit en fait lui-même l'aveu, — que sa prudence de courtisan flatta tour à tour Constance, Gallus, Julien, Valens et Théodose; que, sous la dictée de son intérêt personnel, sa plume avait des éloges ou des blâmes pour la même personne; qu'il savait se ménager la faveur des préfets, des généraux, de tous ceux qui pouvaient le servir. Assurément, il fit des démarches utiles, il demanda des améliorations dans les services publics, il pria Théodose d'épargner Antioche, mais, en tout cela, se dévouait-il? Non; il se mettait en vue, il ajoutait des rayons à sa gloire; la vanité du sophiste profitait des triomphes du citoyen. Combien plus haute, plus désintéressée, plus vénérable était l'intervention de saint Jean Chrysostome pour la ville d'Antioche! Comme il y a loin des phrases d'apparat de Libanius à l'éloquence pathétique et grandiose de saint Basile et de Jean *à la bouche d'or!* M. Petit ne pense pas que ces illustres évêques aient été disciples du rhéteur païen; disciples, ils ne le furent pas dans la rigueur du mot; mais, incontestablement, ils suivirent ses leçons, ils cultivèrent, par lui et avec lui, les lettres profanes; seulement, ils prirent ailleurs le feu sacré. Le christianisme donna la flamme à leur parole, l'énergie et la grandeur à leurs pensées, le dévouement à leur vie. Nous regrettons que ce magnifique parallèle ait échappé à l'auteur. GEORGES GANDY.

168. **ÉTUDE** *sur le symbolisme de la nature interprété d'après l'Ecriture sainte et les pères, — création inanimée, —* par Mgr DE LA BOUILLERIE, évêque de Carcassonne; — 2e *édition*. — 1 volume in-8° de 492 pages, — et 3e *édition*, 1 volume in-12 de VIII-466 pages (1866), chez Martin-Beaupré frères; — prix : in-8°, 6 fr., et in-12, 3 fr. 50 c.

Nous le disions dans l'un de nos derniers numéros, la création est un livre, et chaque créature l'expression d'une pensée divine mise à la portée de l'intelligence humaine. Ainsi, rien de plus légitime que l'usage, familier à certains esprits, de chercher dans les objets sensibles dont ils sont entourés, dans l'azur du ciel, dans les flots de la mer, dans la riche variété des animaux et des plantes, même dans le grain de sable emporté par le vent, l'idée qui éclaire et l'amour qui vivifie. Mais, depuis la chute originelle, l'homme a le triste privilége d'oublier bien des choses et de corrompre facilement celles qu'il touche. Au lieu de lire couramment l'œuvre de Dieu et d'en pénétrer

le sens profond, il l'épelle d'ordinaire avec peine, et ne sait y découvrir que les produits de son imagination capricieuse. De là toutes les horreurs du polythéisme antique et toutes les rêveries non moins dangereuses du panthéisme moderne. Comment donc remédier à cette faiblesse et résister à cet entraînement? Comment régler notre pensée d'une manière assez sûre pour profiter des enseignements que la Providence sème sous nos pas, jusque dans les formes les moins parfaites de la matière? Plusieurs moyens s'offrent ici d'eux-mêmes; mais il en est un qui s'impose en première ligne, parce qu'il conduit à un résultat infaillible : c'est de recourir au créateur, pour apprendre de lui la vraie signification de son œuvre. Or, l'Esprit saint nous a dicté lui-même sa réponse en faisant des Ecritures inspirées, si riches d'images et de comparaisons, une sorte de manuel symbolique. Entre les créatures de Dieu et la parole de Dieu, remarque judicieusement Mgr de la Bouillerie, il devait y avoir un intime rapport, puisque le monde a été créé par le Verbe, et que rien n'a été fait sans lui. Il est donc naturel que la nature et la parole divine soient comme deux voix harmonieuses, parfaitement accordées entre elles, et que là où la création présente un sens plus voilé, le Verbe y supplée par une clarté plus abondante (p. 3). Etudier la nature dans les livres sacrés, c'est donc prendre la meilleure voie pour la bien connaître et y puiser d'utiles leçons. Que s'il nous reste encore, après cela, des obscurités et des embarras d'esprit, nous pouvons chercher dans l'interprétation des pères et des docteurs la clef des symboles bibliques, et, grâce à leurs commentaires des livres saints, en adopter pour base la parole révélée interprétée par eux, reconstruire sans peine, en face du monde matériel, tout un monde spirituel et moral. Et c'est ce que Mgr l'évêque de Carcassonne a eu le soin de faire dans son beau livre du *Symbolisme*, pour faciliter aux personnes moins instruites l'intelligence de la nature visible. — Chercher la signification symbolique des principaux objets du monde extérieur dans les textes de l'Ecriture où ces objets sont désignés; interpréter ces textes eux-mêmes par les écrits des saints docteurs, voilà son plan. — Le volume dont nous annonçons aujourd'hui la seconde et la troisième édition ne traite que de la création *inanimée;* un deuxième, qui vient de paraître et dont nous parlerons plus tard, traite de la création *animée*.

Est-il besoin maintenant de faire remarquer combien une pareille étude est attrayante, et combien le résultat peut en être avantageux et

consolant? Fixés dans de sûres limites par les règles que la Providence nous a ménagées, nous pouvons interroger sans crainte toutes les créatures, et leur dire, comme David :

Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez !

A notre appel, elles arrivent, ces messagères de la pensée divine, et leurs voix, isolées ou réunies dans un sublime concert, nous instruisent et nous animent à la reconnaissance. Le ciel, déployé sur nos têtes comme une tente immense, nous entretient de la grandeur du Dieu qui l'habite, des abaissements de Jésus-Christ qui en est descendu, du séjour où le bonheur nous attend, de l'incomparable dignité de notre âme, où viennent reposer les trois personnes de la sainte Trinité. Le soleil nous montre, dans son action fécondante et à travers les flots de sa lumière, le souffle tout-puissant du créateur, sa providence, l'éclat et la chaleur de sa parole, la splendeur de l'Homme-Dieu après sa résurrection, et l'aurore de ce soleil de justice qui est sa mère immaculée, et les apôtres qui sont comme ses rayons. La lune, par sa clarté tempérée, nous rappelle les âmes simples et pures, et, par ses changements, les inconstances et les faiblesses des autres. Dans les étoiles, nous voyons la postérité d'Adam, le peuple radieux des élus, les docteurs de l'Eglise; dans les nuages, les mystères qui voilent la vérité, la chair du Christ qui cache sa nature divine, les trésors de la grâce, l'arsenal des colères célestes; dans la pluie, l'effusion des bienfaits d'en haut et le Verbe lui-même, pluie du printemps surnaturel, *nubes pluant justum;* dans le vent, doux ou terrible, le bon ou le mauvais esprit, les agitations intérieures, la vanité des choses humaines; dans le feu, l'amour qui échauffe et vivifie, ou dessèche et brûle, la souffrance qui purifie et l'éternel supplice qui consume sans espoir; dans la neige, la pureté, vêtement de l'âme, et l'Eglise, vêtement de Notre-Seigneur; dans la glace, le péché; dans la lumière, les splendeurs de l'intelligence infinie et son rayonnement sur nous, et dans les ténèbres, l'ignorance, l'erreur, la mort. — Si, des régions du ciel nous descendons sur la terre, même enseignement encore. Le globe terrestre figure la force, l'harmonie, la fécondité spirituelle et la perfection morale; les montagnes portent l'esprit vers Dieu en l'accoutumant à la contemplation de tout ce qui est grand et noble; les vallées invitent à l'humilité; les pierres précieuses, l'or et l'argent répètent aux intelligences attentives qu'il est des richesses plus durables et mieux faites pour donner le bonheur; le règne végétal

tout entier, depuis la semence et le germe jusqu'à l'épanouissement de la fleur et au fruit que mûrit le soleil, murmure à notre oreille les grands souvenirs de notre éclosion à la grâce, de notre développement sur l'arbre céleste du Christ, dont nous sommes les rameaux, et des fruits que doit porter le chrétien, s'il n'arrête point en lui l'écoulement de la séve surnaturelle. — Enfin, si nous portons nos regards vers les canaux et les réservoirs où sont resserrées les eaux, nous trouvons d'autres pages encore sublimes. La mer, c'est le miroir des grandeurs divines, et aussi le miroir de l'homme, dont le cœur est un océan; le sel, c'est tout ce qui fournit la saveur à nos actes et conserve en nous les germes de l'éternité; les ruisseaux et les fleuves, ce sont nos vies s'écoulant limpides ou bourbeuses, sans revenir jamais en arrière; le torrent, c'est l'amère douleur traversant l'existence du temps, et le flot des voluptés saintes qui récompenseront les fatigues de notre pèlerinage. — Ajoutons que le même mot, dans cette langue précieuse, multiplie quelquefois sa valeur en prenant des sens divers, et que le livre de la création devient ainsi, pour ceux qui en ont l'intelligence, un inépuisable trésor de fortes idées et de saintes affections.

Mgr de la Bouillerie n'a pas eu l'intention de traduire en entier cet incomparable ouvrage. L'Ecriture sainte n'en donne qu'un abrégé, et l'Ecriture elle-même, où l'Esprit saint renferme ses mystères, recèle des abîmes que personne n'a jamais sondés. Chaque âme, du reste, a ses aptitudes spéciales, chaque imagination son essor particulier, et il ne peut être ici question que de les diriger, non de les enchaîner dans un cercle infranchissable. Mais, en écrivant son livre, qu'on pourrait appeler un guide de la science symbolique, le vénérable prélat n'en a pas moins fait une œuvre d'une haute portée et d'une incontestable utilité. « Jamais, peut-être, dit-il avec « une grande raison, la nature créée n'a reçu plus d'hommages que « de nos jours. Mieux étudiée par la science moderne, mieux sentie « et mieux interprétée par nos poètes, mieux appréciée en un temps « où elle est le seul calme, le seul repos de la vie, elle exerce sur les « esprits et sur les cœurs un incontestable empire; mais, captivés « que nous sommes par les objets visibles, nous mettons facilement « en oubli leur sens profond et mystérieux. La création n'est plus « pour nous qu'un spectacle plein de charmes : elle a cessé d'être « une révélation. Le naturalisme de notre siècle, insultant à la nature, « a brisé les liens qui l'unissent au monde surnaturel. J'ai cherché à

« reformer ces liens... (p. 11) ... Mon but, avait-il écrit un peu plus « haut, n'a pas seulement été d'énumérer les nombreux mystères « que Dieu a cachés dans toutes les choses de ce monde; j'ai voulu, « avant tout, que mon livre fût pour le pieux lecteur un *sursum* « *corda* continuel..... (p. 9). » Ce double but est heureusement atteint, malgré l'inévitable monotonie (corrigée ici autant que possible) d'un travail qui touche plusieurs fois à des sujets semblables ou analogues. Le saint-père lui-même s'est fait un plaisir d'adresser au vénérable auteur ses remercîments et ses compliments. « Ce que les nombreuses occupations de notre charge, lui dit-il, « nous ont permis de lire de votre ouvrage, nous oblige à vous « féliciter de ce que votre science et votre piété se sont montrées à la « hauteur de cette difficile entreprise. Plaise à Dieu d'accorder des « fruits à un si grand travail, et puissent *les rayons de la divinité* « (comme s'exprime saint Bernard) qui s'échappent de toute cette « création si variée et si belle dans ses formes diverses, frapper les « yeux aveugles devant lesquels vous les aurez présentés, et les amé- « ner à regarder plus haut, à chercher et à aimer l'auteur de toutes « choses... » — Nous n'ajouterons rien à ces paroles, qui sont en même temps un éloge, une bénédiction et une récompense.

LE VERDIER.

169. **LES FOURCHES** *caudines*, par M. Amédée ACHARD. — 1 volume in-12 de 254 pages (1866), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr.

Où est ici le Samnite vainqueur, le Romain humilié? Le Samnite est un amoureux, et le Romain, ou plutôt la Romaine, est une femme qui avoue sa honte non pas à un prêtre, mais à un amant; titre ambitieux, on va le voir, pour des lieux-communs de situation et des bizarreries de caractère.

Sur la scène du livre, Mme de Merris est le premier sujet, l'héroïne si l'on veut. Cette dame a été élevée dans l'insouciante mollesse de nos éducations modernes; elle en a gardé un esprit chimérique, un cœur faible et vaguement passionné. M. Gontrand de Merris, son mari, ne rêve que chasses, vie tumultueuse et fracas de sociétés; dans l'une de ses campagnes, ce Nemrod infatigable voltige galamment autour de l'équipage d'une danseuse sa maîtresse, la Frasquita. Mme de Merris assiste en voiture à cette partie de plaisir; elle en cause avec son amie Mme de Chazeuil, femme « positive, » aimant à la folie les commodités matérielles de l'existence, et sachant lire dans les âmes comme dans

un livre ouvert. A ce moment, Mme de Merris lui confesse « ses plus « intimes douleurs. » Visiblement, un orage de cœur va éclater. En effet, un colonel d'Afrique en congé, M. de Brévans, arrive à La Ravinière, maison de campagne de Mme de Merris; ce preux, qui a été balafré sur les champs de bataille, n'est soldat que par la vaillance; il a les raffinements égoïstes de la civilisation; il est séducteur sans amour; il échange la guerre aux Arabes contre la guerre aux millions. Se ménager à ciel ouvert une entrevue avec Mme de Merris; lui assurer que, tout épris d'elle, il sacrifie l'avenir de ses épaulettes au succès de son amour, n'est qu'un jeu de sa fatuité; il veut se faire dire : « Restez; » et il reste. Bref, Mme de Merris est perdue. Mais le désenchantement suit la faute. M. de Brévans n'est pas l'idéal qu'elle a rêvé; cette vaine et cupide nature la refroidit. L'intrigue est brisée, mais M. de Brévans « reste » toujours; il est l'hôte assidu, sinon préféré de La Ravinière. Cependant M. de Merris est ramené vers sa femme par un de ces caprices que les romans font et défont. De là, profonde angoisse de Mme de Merris. Peut-elle vivre, elle qui fut coupable, avec un mari qui la croit pure? Mme de Chazeuil l'assiste de ses conseils, lui communique quelque chose de sa force, et retient sur ses lèvres l'aveu terrible qu'elle veut faire à M. de Merris, dont elle ne peut souffrir l'estime imméritée. Arrive d'Amérique un naturaliste, M. de Cerclaux, que notre héroïne, avant son mariage, avait aimé d'une chaste passion. Celui-ci partageait cet amour, et il l'a gardé inviolable jusque dans les glaces des mers polaires. M. de Merris, venant de mourir fort à propos, rien n'empêche une nouvelle union. Malheureusement, M. de Brévans médit, devant M. de Cerclaux, de la vertu de la jeune veuve; par suite, duel et dernier soupir de Brévans. A la nouvelle de cette catastrophe, Mme de Merris veut mourir aussi : elle se croit coupable d'avoir fait verser le sang d'un innocent; cette pensée la torture; elle fait un aveu complet à M. de Cerclaux, qui, pour toute réponse, va revoir en Amérique les Hurons et les Esquimaux. Pourtant, elle ne veut pas quitter le monde sans avoir élevé sa fille; elle fonde des crèches et des écoles, puis elle apprend tout à coup la fin prématurée de M. de Cerclaux. Donc elle mourra puisqu'il est mort, et, donnant un libre cours à sa douleur, elle avance à pas rapides vers l'éternité. Eternité! disons-nous; qu'on ne s'attende pas à trouver ce mot dans *les Fourches caudines* sous lesquelles Mme de Merris a voulu passer : Dieu même en est absent. Elle a des remords, elle aime l'hu-

tres, par M. Adolphe HUART. (*Cet ouvrage est en outre corrigé et annoté* par M. l'abbé SAURET); — *4e édition.* — 1 vol. in-18 de 220 pages, chez l'auteur; — prix : 1 fr. 25 c.

Martyrs (les) *du Japon, histoire des 26 martyrs canonisés en 1862 et des 205 qui doivent être béatifiés en* 1867, par M. VILLEFRANCHE; — *7e édition.* — 1 vol. in-18 de 154 pages, chez V. Palmé; — prix : 60 c.

Méditations *sur le saint Evangile pour les âmes qui désirent ranimer leur confiance et leur amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par l'AUTEUR *du Mois de mars offert aux âmes pieuses* (Mlle DE MONTLEZUN); — *2e édition.* — 1 vol. in-18 de 212 pages, chez Ernest Thorin; — prix : 1 fr. 25 c.

Miracle (le) *de la Sainte-Hostie de Faverney confirmé par la sacrée congrégation des rites et approuvé notre saint-père le pape*; publié par M. Auguste CAMUS.— In-18 de 64 pages, chez V. Sarlit; — prix : 50 c.

Œuvres *complètes de* saint JEAN CHRYSOSTOME, *traduites pour la première fois en français, sous la direction* de M. l'abbé JEANNIN, licencié ès-lettres, professeur de rhétorique au collége de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier. — Tome XI, — in-4° de LXX-646 pages à 2 colonnes, chez L. Guérin, à Bar-le-Duc; — prix : 6 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

L'ouvrage formera 10 à 12 volumes. — Voir, sur le premier volume, notre tome XXX, p. 395.

Perfection (la) *chrétienne en exemples*, par le P. HUGUET. — 1 vol. in-12 de VIII-556 pages, chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris;— prix : 3 fr.

Politique (la) *de Bossuet*, par M. NOURRISSON. — 1 vol in-12 de IV-300 pages, chez C. Didier et Cie; — prix : 3 fr.

Œuvres *de Mgr l'*ÉVÊQUE DE POITIERS. — Tomes IV et V, — 2 vol. in-8° de 608 et 612 pages, chez Henri Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 6 fr. le volume.

Œuvres (les) *de* VIRGILE, *édition publiée d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif, une introduction et une notice*, par M. E. BENOIST, ancien élève de l'école normale, docteur ès-lettres. — *Les Bucoliques et les Géorgiques.* — 1 vol. in-8° de LXXX-294 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 6 fr.

Prêtre (le) *hors de l'école*, par M. Ed. DUCPETIAUX. — In-12 de 84 pages, chez V. Devaux et Cie, à Bruxelles, chez W. Van Gulick, à Bois-le-Duc, et chez C. Dillet, à Paris; — prix : 50 c.

Problèmes *historiques*, par M. Jules LOISELEUR, bibliothécaire de la ville d'Orléans. — 1 vol. in-12 de XVI-372 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Révolution (la) *et l'empire*, — 1789-1815, — *étude d'histoire politique*, par M. le vicomte DE MEAUX. — 1 vol in-8° de VI-484 pages, chez C. Didier et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

Révolutions (les deux), par UN FRANÇAIS. — In-12 de 48 pages, chez V. Devaux et Cie, à Bruxelles, chez W. Van Gulick, à Bois-le-Duc, et chez C. Dillet, à Paris; — prix : 30 c.

Russie (la) *et la Pologne il y a un siècle*, par M. le docteur J. JANSSEN, professeur d'histoire à Francfort-sur-le-Mein. — In-12 de 46 pages, chez V. Devaux et Cie, à Bruxelles, chez W. Van Gulick, à Bois-le-Duc, et chez C. Dillet, à Paris; — prix : 35 c.

Tractatus *de Jure regularium, ubi et de religiosis familiis quæ vota solemnia vel etiam simplicia perpetua non habent*, auctore D. BOUIX, theologiæ et utriusque juris doctore; — *editio secunda.* — 2 vol. in-8° de XII-702 et 630 pages, chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 14 fr.

Vacances (les) *en famille, récits historiques, anecdotiques et légendaires, pour édifier, instruire et récréer la jeunesse*, par M. L.-L. BURON, sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève; — *3e édition.* — 1 vol. in-12 de VIII-208 pages, chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 25 c.

Vie *de Henri Dorie, prêtre de la société des missions étrangères, décapité pour la foi en Corée, le* 8 *mars* 1866, *écrite* par M. l'abbé Ferdinand BAUDRY, correspondant du ministère pour les travaux historiques. — 1 vol. in-12 de XL-228 pages plus 1 portrait, chez Henri Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 2 fr.

Vie *de saint Stanislas Kostka*; par M. l'abbé Abel GAVEAU, prêtre; — Nouvelle édition. — 2 vol. in-12 de VI-376 et 378 pages, chez Cattier, à Tours, et chez Ambroise Bray, à Paris; — prix : 6 fr. *franco* par la poste.

Vie *très-complète de sainte Philomène, vierge et martyre, protectrice du rosaire vivant, suivie du Guide du pèlerin dans les sanctuaires érigés en son honneur*, par l'AUTEUR DE LA *Vie nouvelle du curé d'Ars.* — 1 vol. in-12 de IV-228 pages, chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 2 fr.

Violettes, *poésies*, par UN RELIGIEUX. — 1 vol. in-12 de 144 pages, chez J. Albanel; — prix : 1 fr. 25 c.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

Académie (l') française et les académiciens; le 17e fauteuil, 5, 89, 181, 269, 357, 437. — Elections, 427. — Liste des 40 membres au 1er juin 1867, 428. — Séance annuelle, 80.
Bibliothèques (les) populaires, 429.
Bulletin sommaire des principales publications des mois de janvier, 87; — février, 177; — mars, 265; — avril, 354; — mai, 433; — juin, 510.
Choiseul-Gouffier (Marie-Gabriel-Florent-Auguste, comte de), 181, 274.
Chronique, 80, 427.
Coislin (Armand de Camboust, duc de), 8.
Coislin (Henri-Charles de Camboust, duc de), 8.
Coislin (Pierre de Camboust, duc de), 8.
Cousin (Victor), 82.
Dalembert (Jean le Rond, dit), 89.
Elections à l'Académie française, 427.
Etienne (Charles-Guillaume), 274.
Laujon (Pierre), 269.
Laya (Jean-Louis), 275.
Lestoile (Claude de), 5.
Liste des 40 membres de l'Académie française au 1er juin 1867, 428.
Merimée (Prosper), 437.
Nécrologie, 82.
Nodier (Charles-Emmanuel), 357.
Portalis (Jean-Etienne), 184.
Revue des recueils périodiques du 16 décembre 1866 au 15 janvier 1867, 83; — du 16 janvier au 15 février, 174; — du 16 février au 15 mars, 262; — du 16 mars au 15 avril, 351; — du 16 avril au 15 mai, 430; — du 16 mai au 15 juin, 507.
Séance annuelle de l'Académie française, 80.
Surian (Mgr Jean-Baptiste), 9.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

4. A B C des expropriés pour cause d'utilité publique, par M. Olivier *Jeantet*, 369.
5. †. Abécédaire, ou Rudiment d'archéologie, par M. A. *de Caumont*, 454.
3. Actes (les) des apôtres, par Mme la comtesse *de Ségur*, 370.

*. A. Album iconobiographique de la très-sainte Vierge Marie, par M. J. *Carot*, 10.
3. 4. Animaux (les) à métamorphoses, par M. Victor *Meunier*, 105.
4. Animaux (les) malades de la peste, par M. Amédée *Achard*, 192.
4. 5. Année (une) de voyage dans l'Arabie centrale (1862-1863), par M. William Gifford *Palgrave*; trad. de l'anglais, par M. Emile *Jonveaux*, 108.
4. 5. Ans (dix) d'enseignement historique à la faculté des lettres de Nancy, par M. Louis *Lacroix*, 80.
4. Antonia, ou les Martyrs de Lyon, par M. H. *de Beugnon*, 457.
4. A quelque chose malheur est bon, par Mme Emmeline *Raymond*, 279.
4-6. Art (l') de croire, ou Préparation philosophique à la foi chrétienne, par M. Auguste *Nicolas*, 13.
2. Ateliers (les) de Paris, par M. Pierre *Lelièvre*, dit *Parisien*, 2e partie, 194.
4-6. Athéisme (l') et le péril social, par Mgr l'*Evêque d'Orléans*, 196.
A. Aurélia, ou les Juifs de la porte Capène, par M. A. *Quinton*, 197.
4. Autriche (Eléonore d'), reine de Pologne, par Mme la comtesse *de Charpin-Feugerolles*, 199.
4. Aux champs, par M. Urbain *Didier*, 22.

B.

3. 4. Bart (Jean), par M. Adolphe *Badin*, 125.
4. *. Béatitudes (les) évangéliques, conférences aux dames du monde, par Mgr *Landriot*, 60.
4. Bibliothèque des mères de famille, 279.
3. 4. Bibliothèque des merveilles, 74.
†. Bibliothèque des prédicateurs, par le R. P. *Houdry*; nouvelle édition, complétement revue et améliorée dans la disposition des matières, par M. l'abbé V. *Postel*, 371.
4. Bibliothèque Saint-Germain, 149, 164, 296.
3. 4. Biographies nationales, 125.
4. 5. Bossuet orateur, études critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet (1643-1662), par M. E. *Gandar*, 200.
3. 4. Brutus le maudit (1792-1848), par M. J. *Chantrel*, 115.
4. 5. Bussières (Mme de), ou la Vie chrétienne et charitable au milieu du monde, par M. l'abbé Henri *Congnet*, 372.

C.

4. 5. Calvaire (le) et Jérusalem d'après la Bible et Josèphe, par M. l'abbé P.-F. *Coulon*, 230.
4. 5. Carlos (don) et Philippe II, par M. *Gachard*, 458.
5. Catalogue des actes de Philippe-Auguste, avec une introduction sur les sources, les caractères et l'importance historique de ces documents, par M. Léopold *Delisle*, 203.
4. Chaîne (double), ou les deux Captives d'Alger, par M. Henri-Edme *Bouchard*, 117.

M. Chantal (sainte Françoise de), par M. *Capefigue*, 281.

4 R. Chasse (la) à l'idéal, par M. Amédée *Achard*, 374.

3. 4. Chemin (le) et le but, suivi de une Saison au bord de la mer, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 461.

3. 4. Chevalier (le) de Jeanne d'Arc, par M. P.-J. *Faber*, 118.

*. Choix de méditations et de pensées pieuses de Mme *Swetchine*, publiées par M. le comte *de Falloux*, 283.

Y. Choix de prières pour l'Eglise catholique italienne, 174.

4-6. Christ (le) de la tradition, par Mgr *Landriot*, 60.

M. Christ-Dieu (le) devant les siècles, par M. Joanny *Bonnetain*, 206.

3. Cicéron et ses amis, étude sur la société romaine du temps de César, par M. Gaston *Boissier*, 80.

3. 4. Clef (la) d'or, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 22.

5. 6. Clément d'Alexandrie, cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne pendant l'année 1864-1865, par M. l'abbé *Freppel*, 380.

*. †. Collectes (les), ou simples Homélies sur les premières oraisons de chaque dimanche et des principales fêtes, par M. l'abbé *Pichenot*, 23.

3. 4. M. Collection Fabiola, 489.

†. Conférences sur la religion, ou Cours d'instructions en forme de prônes sur la religion chrétienne, par M. l'abbé *Clément*, 377.

Y. Confesseur (le), par M. l'abbé ***, 174.

*. R. Consolations (les) intérieures, ou l'Imitation de Jésus-Christ, traduction de l'abbé F. *de Lamennais*, précédée d'une introduction par M. Alfred *Blot*, 284.

4. Contrebandiers (les) de Santa-Cruz, par M. Alfred *de Bréhat*, 378.

†. Coronula Mariana, seu theologica Dissertatio de beatissima Deipara, auctore J.-B.-J. *Petitalot*, 462.

4. 5. R. Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la cour et la ville, de 1772 à 1792, publiée, d'après les manuscrits de la bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg, avec une préface, des notes et une table alphabétique, par M. *de Lescure*, 119.

3. Côtes (les) maritimes des Flandres, 140.

†. Cours d'instructions familières prêchées à la cathédrale de Milan. par Ange *Raineri*; trad. de l'italien par *un docteur en théologie*, 210.

5. 6. †. Croyance (de la) due à l'Evangile, examen critique de l'authenticité des textes et de la vérité des récits évangéliques, par M. H. *Wallon*, 24.

5. 6. Cyprien (saint) et l'Eglise d'Afrique au IIIe siècle, cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne pendant l'année 1863-1864, par M. l'abbé *Freppel*, 380.

4. 5. Cyrille (saint) de Jérusalem, sa vie et ses œuvres, par M. l'abbé G. *Delacroix*, 212.

D.

Y. Dans deux cents ans, ou le XIXe Siècle jugé par la postérité, par Eugène *de la Bruyère*, 174.

Y. Défense du rationalisme, ou Analyse de la foi, par Pierre Amorim *Vianna*, 174.

†. *. Devoirs (les principaux) des jeunes étudiants, par M. l'abbé ***, 387.

5. Dictionnaire de statistique religieuse et de l'art de vérifier les dates, 122.

4. †. Directeur (le) de la jeunesse, ou la Vie et l'esprit du serviteur de Dieu Jean-Joseph Allemand, prêtre du diocèse de Marseille, premier fondateur en France, au XIXe siècle, des œuvres dites de la jeunesse, par M. l'abbé *Gaduel*, 287.

5. 6. Doctrines (les) positives en France, études sur les œuvres philosophiques de MM. Littré, Renan, Taine et About, par M. l'abbé A. *Guthlin*, 388.

4 R. Droit (le) de l'épée, par M. Gaston *Lavalley*, 463.

5. 6. Droit public de l'Eglise et des nations chrétiennes, par Mgr Guillaume *Audisio*; trad. de l'italien par M le chanoine *Labis*, 289.

3. 4. Duguay-Trouin, par M. Adolphe *Badin*, 125.

3. 4. Du Guesclin (Bertrand), connétable de France et de Castille, par M. Emile *de Bonnechose*, 125.

E.

4. 5. Eglise (l'), la réforme, la philosophie et le socialisme, au point de vue de la civilisation moderne, par M. Eugène Mahon *de Monaghan*, 129.

5. †. Encyclopédie (nouvelle) théologique, 123.

3. 4. Enfants (les) de la neige, par M. A. *Aufauvre*, 213.

A. En Orient. Voyage en Galilée, par le P. *de Damas*, 296.

4. 5. Enseignement (de l') spécial des sourds-muets considéré dans les méthodes principales, d'après la tradition et le progrès, par M. l'abbé *de Haerne*, 130.

3. 4. Entre deux paravents, théâtre des salons de famille, par M. L.-D.-L. *Audiffret*, suivi d'airs notés par M. Charles *Ricaud*, 465.

4. Entretiens sur l'histoire, antiquité et moyen âge, par M. Jules *Zeller*, 80.

A. Esprit (l') des oiseaux, par M. S.-Henry *Berthoud*; illustrations par M. *Yan'Dargent*, 26.

5. 6. Essai sur la vie et la correspondance du sophiste Libanius, par M. I. *Petit*. 467.

4. 5. Etude historique et littéraire sur saint Basile, suivie de l'Héxaméron traduit en français, par M. Eugène *Fialon*, 80.

4. 5. Etudes et controverses historiques, par M. Léon *Gauthier*, 28.

Y. Etudes sur le mariage civil, par A. *Herculano*, 174.

4-6. Etude sur le symbolisme de la nature interprété d'après l'Ecri-

ture sainte et les pères; création inanimée, par Mgr *de la Bouillerie*, 468.

4. Etude sur Saint-Evremond, par M. *Gidel*. 80.

4. Etude sur Saint-Evremond, par M. *Gilbert*, 80.

4. 5. *. Eucharistie (l'), avec une introduction sur les mystères, par Mgr *Landriot*, 60.

4–6. †. Evangile (l') expliqué, défendu, médité, par M. l'abbé *Dehaut*, 297.

F.

A. Fabiola, par S. Em. le cardinal *Wiseman*, 435.

4. Famille (une) au XVIe siècle, document original, précédé d'une introduction, par M. Ch. *de Ribbe*, et d'une lettre du P. *Félix*, 133.

4. Femme (une) élégante, par Mme Emmeline *Raymond*, 30.

4. Femmes (quatre) au temps de la révolution, par Mme *Lenormant*, 81.

3. Feuille (la) de trèfle, imité de l'allemand, par M. Alfred *d'Aveline*, 214.

4. Fil (le) de la Vierge (Basquine), par M. Amédée *Aufauvre*, 391.

3. 4. Fille (la jeune) dans la famille et dans le monde, 162.

4 Filles (les jeunes), par M. Aimé *Cécyl*, 214.

M. Fondateurs (les) des grands ordres religieux, 281.

4 M. Fourches (les) caudines, par M. Amédée *Achard*, 472.

†. France (la) ecclésiastique, almanach du clergé pour l'an de grâce 1867, 298.

Y. France (la) sous Louis XV (1715-1774). par Alphonse *Jobez*, 32.

5. Franchises (les) de l'historien (de la diffamation envers la mémoire des morts), étude philosophique et judiciaire, par M. *Paillart*, 217.

4. Frontières (les) de la France, par M. Théophile *Lavallée*, 81.

G.

4-6. *. Gerbe (la) spirituelle, esquisses morales et chrétiennes, emblèmes et paraboles, avec une lettre de Mgr *Mermillod*, par M. A. *Mazure*, 474.

3. *. Guide du jeune homme dans le monde, par M. l'abbé *Debeney*, 476.

4. 5. Gustave III et la cour de France, suivi d'une étude critique sur Marie-Antoinette et Louis XVI apocryphes, par M. A. *Geffroy*, 301.

4. 5. Guyane (la) française, notes et souvenirs d'un voyage exécuté en 1862–1863, par M. Frédéric *Bouyer*; ouvrage illustré de types, de scènes et de paysages. par M. *Riou*, 392.

H.

4. Héritier (l') du mandarin, suivi de M'ssieu Quantois, par M. Henri *Vrignault* (Urbain Didier), 153.

A. Heroïne (une) de soixante ans, par Mme la comtesse *de la Rochère*, 477.
4. 5. Histoire contemporaine, comprenant les principaux événements qui se sont accomplis depuis la révolution de 1830 jusqu'à nos jours, et résumant, durant la même période, le mouvement social, politique et littéraire, par M. Amédée *Gabourd*, 219.
4. 5. *. Histoire de l'abbé de Rancé et de sa réforme, composée avec ses écrits, ses lettres, ses règlements, et un grand nombre de documents contemporains inédits ou peu connus, par M. l'abbé *Dubois*, 306.
4. 5. Histoire de l'Antechrist, par M. l'abbé P. *Huchedé*, 36.
4. Histoire de la restauration, par M. L. *de Viel-Castel*, 81.
4. *. Histoire de sainte Roseline de Villeneuve, et de l'influence civilisatrice de l'ordre des chartreux, par M. le comte H. *de Villeneuve-Flayosc*, 221.
5. 6. †. Histoire du dogme catholique pendant les trois premiers siècles de l'Eglise et jusqu'au concile de Nicée, par Mgr *Ginoulhiac*, 134.
2. 4. Histoire d'une pipe, par M. Al. *de Lamothe*, 223.
4. 5. Histoire du pape Urbain IV et de son temps (1185-1264), par M. l'abbé Etienne *Georges*, 396.
A. Histoire, justification, épisodes du denier de Saint-Pierre sous le pontificat de N. S. P. le pape Pie IX, par M. l'abbé V. *Dumax*, 481.
4-6. Histoire littéraire de la France, par *des religieux bénédictins* de la congrégation de Saint-Maur; édition nouvelle, par M. Paulin *Paris*, 310.
4. 5. Homme (l'), structure et fonctions de ses organes démontrant l'existence de Dieu, par M. le docteur Charles *Roquette*, 37.
3. Hutte (la) du pêcheur, histoires, chroniques, narrations, traditions, légendes, recueillies par M. Edmond *Croissant*, 140.

I.

4. Ile (l') de Crête, souvenirs de voyage, par M. Georges *Perrot*, 39.
4-6. †. Index librorum prohibitorum, SS. DD. NN. Gregorii XVI, pontificis maximi, jussu editus; editio novissima, 311.
Y. Infâme (l'), par M. Edmond *About*, 483.
4. Instruction (de l') des femmes, ouvrage destiné aux mères et aux institutrices pour l'enseignement des jeunes filles, par M. l'abbé *Balme-Frézol*, 225.
4-6. Instructions pastorales, lettres et discours de Son Eminence le cardinal archevêque de Bordeaux, sur les principaux objets de la sollicitude pastorale, 402.
M. Interpolator (l'), histoire de Satan, ce qu'il fut, ce qu'il est, par M. Clément *d'Elbhe*, 141.

J.

5. *. Jean (saint) évangéliste, par M. l'abbé *Coulin*, 228.
R. Jonathan le visionnaire, par M. X.-B. *Saintine*, 143.
4. 5. Journal des règnes de Louis XIV et de Louis XV, de l'année 1701

à l'année 1744, par Pierre *Narbonne*; recueilli et édité, avec introduction et notes, par M. J.-A. *Le Roi*, 312.

4. 5. Jours (les derniers) de Jérusalem, par M. F. *de Saulcy*, 230.

K.

*. Kuncewicz (le bienheureux Josaphat), archevêque de Polotsk, martyr, par M. Edmond *de l'Hervilliers*, 403.

L.

*. Labre (le bienheureux Benoît-Joseph) dans le Bourbonnais, par M. l'abbé *Petitalot*, 41.

3. 4. Lancelot (sir), par le P. *Faber*; traduction abrégée, par M. le vicomte R. *de Maricourt*, 42.

R. Lettres en partie inédites de Mme *Roland* (Mlle Phlipon) aux demoiselles Cannet, suivies des lettres de Mme Roland à Bosc, Servan, Lanthenas, Robespierre, etc., et de documents inédits, avec une introduction et des notes, par M. C.-A. *Dauban*, 484.

4. Lexique de la langue et du style de Mme de Sévigné, par M. Alexis *Marion*, 81.

4. Lexique de la langue et du style de Mme de Sévigné, par M. Edouard *Sommer*, 81.

3. 4. Louisa et Mercédès, suivi de la Tache de sang, par M. *Escudero* : traduit de l'espagnol, par M. Louis *Poillon*, 145.

M.

4. 5. *. Maison (la sainte) de Lorette, par M. l'abbé *Grillot*, 146.

3. 4. Marcellinus, ou l'Eglise sous Constantin, par M. l'abbé C. *Guénot*, 489.

4 R. Mari (le) embaumé, souvenirs d'un page de M. de Vendôme, par M. Paul *Féval*, 238.

4. *. Maries (les saintes) Jacobé et Salomé, par M. l'abbé *Magnan*, 43.

4. 5. Médecine (la), histoire et doctrines, par M. Charles *Daremberg*, 81.

*. Méditations et prières pour passer saintement les saints jours de Noël. par Mgr *Fliche*, 148.

*. Méditations (nouvelles) pratiques pour tous les jours de l'année, sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'usage des communautés religieuses, par le P. Bruno *Vercruysse*, 404.

4. 5. Méditations religieuses, philosophiques et sociales, par M. Amédée *Poujol*, 315.

*. Méditations sur l'évangile du dimanche, pour tous les jours de l'année et les principales fêtes, par M. l'abbé A. *Arnaud*, 242.

3. 4. Mémoires d'une enfant, par Mme J. *Michelet*, 242.

4. Mémoires d'une institutrice à Constantinople, par *don Alonso*, 149.

4. Mémoires secrets de J.-M. *Augeard*, secrétaire des commandements de la reine Marie-Antoinette (1760-1800), précédés d'une introduction par M. Evariste *Bavoux*, 45.

4. *. †. Méthode de catéchisme suivie à Rome pour l'instruction religieuse des enfants, avec le mandement du cardinal *Patrizi* qui prescrit l'usage de ce livre, 50.
4. Mexique (le) tel qu'il est, la vérité sur son climat, ses habitants et son gouvernement, par M. l'abbé Emmanuel *Domenech*, 317.
4. Missionnaire (le) de la terre maudite, par Mme Raoul *de Navery*, 51.
*. Mois de Marie, contemplations sur les trente mystères de la vie de la très-sainte Vierge, par le P. Alph. *Lefebvre*, 320.
4. 5. Monastères (les) bénédictins d'Italie, par M. Alphonse *Dantier*, 81.
4. 5. Montlhéry (Blanche de), par M. *Guénot*, 214.
*. Mort (la) des justes dans les diverses conditions de la vie chrétienne, par M. l'abbé Joseph *Perdrau*, 490.
M. Morts royales, par M. Georges *d'Heilly*, 405.

N.

Y. Notre-Dame de Thermidor, histoire de Mme Tallien, par M. Arsène *Houssaye*, 244.

O.

4. Odyssée (la divine), par M. Siméon *Pécontal*, 80.
5. 6. *. Oraison (l') dominicale, sermons prêchés à la chapelle des Tuileries, l'an de grâce 1866, par M. l'abbé G. *Deguerry*, 53.
†. Ordo historicus passionis D. N. J. C. concinnatus ex textu evangelico, etc., 247.

P.

4. Pages intimes, par M. Eugène *Manuel*, 80.
4. 5. Papes (les) en exil, par le P. Ch. *Clair*, 322.
A. Paris-Diamant illustré, nouveau guide de l'étranger à Paris pour l'exposition universelle de 1867, par M. Adolphe *Joanne*, 408.
4. Parisiens (les) en Bretagne, par M. Léonce *de la Rallaye*, 248.
A. Pelerinage en Terre-Sainte, par M. J.-G. *d'Aquin*, 230.
4. Philosophe (le) de village, ou l'Homme conduit à la foi par le simple bon sens, par M. l'abbé P. *Arnaldy*, 324.
6. Philosophia sancti Aurelii *Augustini*, hipponensis episcopi, Andrea *Martin* collectore; novam hanc editionem recognovit atque in pluribus emendavit Julius *Fabre*, 326.
4. 5. Philosophie (la) de saint Augustin, par M. *Nourrisson*, 326.
4. Point (le) d'honneur, par M. Etienne *Marcel*, 54.
4. 5. Protestanisme (le) confondu par le seul argument d'autorité, par le P. *Marie-Antoine*, 56.

R.

4. 5. Récit d'une sœur, souvenirs de famille, recueillis par Mme Augustus *Craven*, née La Ferronays, 249.
3. 4. Récits contemporains, 115.
4. Récits de l'histoire de l'Eglise, 51, 457.
3. 4. Récits historiques et légendaires de la France, 118, 248.

6. †. Regesta Pontificum Romanorum ab condita Ecclesia ad annum post Christum natum MCXCVIII, edidit Philippus *Jaffé*, 150.
4. Régnier (Joseph), par M. Henri *Vrignault* (Urbain Didier), 153.
4. *. Religion (la) enseignée par Bossuet, saint François de Sales et les grands auteurs chrétiens, ouvrage mis en ordre par Mme *Grandsart*, 253.
Y. Révolution (la), par M. Edgard *Quinet*, 174.
Y. Roman (le) d'un curé, par Mme Pauline *Thys*, 408.
4. Roman (le) d'une cloche, par M. Adolphe *de Rouvaire*, 58.
3. 4. Romans (les) honnêtes, 22, 58, 145, 214.
4 R. Roy (le) d'Yvetot, par M. Charles *Deslys*, 156.

S.

4. Salons (les) d'autrefois, souvenirs intimes, par Mme la comtesse *de Bassanville*, préface par M. Louis *Enault*, 158.
3-5. *. †. Science (la) du chrétien, ou la Religion expliquée, par M. l'abbé *Reynaud*, 161.
5. Science (de la) et de la nature, essai de philosophie première, par M. *F. Magy*, 80.
4. 5. R. Science (la) et les savants en 1864 et 1866, par M. Victor *Meunier*, 335.
4. 5. Science (la) populaire, revue du progrès des connaissances et de leurs applications aux arts et à l'industrie en 1866, par M. J. *Rambosson*, 411.
†. Sermons, discours, prônes et instructions, par M. l'abbé A. *Guillois*, 341.
†. Sermons (petits) où l'on ne dort pas, par M. l'abbé Victorien *Bertrand*, 413.
3. 4. Souvenirs de Saint-Gabriel, institution libre dirigée par les pères de la compagnie de Jésus, 415.
5. 6. Spinoza et le naturalisme contemporain, par M. *Nourrisson*, 342.
4-5. M. Spiritisme (le) devant l'histoire et devant l'Eglise, son origine, sa nature, sa certitude, ses dangers, par M. l'abbé *Poussin*, 254.
A. Statue (la) de Voltaire érigée par lui-même, 346.
*. Sujets de méditation pour l'adoration perpétuelle, de Mgr *de la Bouillerie*, développés par M. l'abbé Ant. *Ricard*, 414.
4. 5. Suprématie (la) de saint Pierre et de ses successeurs les pontifes romains, ouvrage composé par le Rév. John *Mac Corry*, traduit et annoté par M. l'abbé *Gobert*, 493.
4. 5. Symbolisme (le), par Mgr *Landriot*, 60.

T.

3. 4. Terre-Sainte (la), ses sites, ses monuments du judaïsme et du christianisme, petit dictionnaire géographique, historique, etc., par M. C.-L. *Dionysien*, 230.
5. †. Testamentum (novum) Jesu Christi ad exemplar vaticanum, editio nova, concordantia, tabulis geographicis brevique commentario illustrata, opera V. *Postel*, 256.

4. Thérange (la marquise de), par Mme la comtesse Olympe-M. *de Lernay*, 257.

4 R. Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste, et conseils à une parisienne sur les cosmétiques, par M. le docteur Constantin *James*. 260.

†. Traité de la confession des enfants et des jeunes gens, par M. l'abbé *Timon-David*, 416.

3. 4. Travail (le) et l'ordre, conseils et récits, par Mme la comtesse *Drohojowska*. 162.

5. Tribunal (le) criminel de l'Orne pendant la terreur, par M. E. de Robillard *de Beaurepaire*, 69.

V.

3. Vacances (les) de Madeleine, par M. Michel *Auvray*, 163.

3. 4. 5. Valdey (Pierre), ou le bon Fils, essai d'éducation pratique, par M. *de Labonnefon*, 347.

3. 4. Veillées normandes, par Mme la comtesse *de Mirabeau*, 164.

4. Vérité (la) sur la fuite et l'arrestation de Louis XVI à Varennes, d'après des documents inédits, par M. G.-A. *Ancelon*, 496.

*. †. Vie de Jules Marchand, diacre du diocèse de Séez, novice de la compagnie de Jésus, par M. l'abbé *Gourdel*; suivie d'une notice sur Pierre-Edouard Chambales, clerc-minoré du grand séminaire de Séez, par *un directeur du séminaire*, 165.

*. Vie de la mère Jeanne de Matel (Forésienne), fondatrice de l'ordre du Verbe-Incarné, par le prince Augustin *Galitzin*; précédée d'une lettre de Mgr l'*évêque de Grenoble*, 72.

Vie de sainte Rose de Lima, par le P. Léonard *Hansen*; traduite des Actes des saints, par M. l'abbé *P.*, 501.

*. Vie du bienheureux Thomas Hélie de Biville, composée au XIIIe siècle par *Clément*, publiée avec une introduction et des notes, par M. Léopold *Delisle*, 418.

4. *. Vie du P. Henri Walpole, de la compagnie de Jésus, martyrisé en Angleterre sous Elisabeth, suivie de notices sur le P. Thomas Lailly, sur le collége anglais de Saint-Omer et sur le P. Jean Gérard, par le P. Alexis *Possoz*, 166.

*. †. Vie du vénérable P. M.-L. Chanel, prêtre de la société de Marie, provicaire apostolique et premier martyr de l'Océanie, par le P. *Bourdin*, 348.

4 M. Vie (la), ou Tableau de ses spectacles et de ses luttes, par M. l'abbé C. *Thions*, 169.

A. Vies des saints pour tous les jours de l'année, par F.-P. *D.*, gravures de M. *Rahoult*, 261.

3. 4. Vœux (les trois), suivis de Croire et souffrir, Où sont les braves, première Ride et première dent, par M. Etienne *Marcel*, 502.

3. 4. Volcans (les) et les tremblements de terre, par M. Arnald *Boscowitz*, gravures par M. Eugène *Cicéri*, 74.

3. 4. Volcans et tremblements de terre, par MM. *Zurcher* et *Margollé*, vignettes de M. E. *Riou*, 74.

3. Volontés (les trente-six) de mademoiselle, par M. J.-T. *de Saint-Germain*, dessins de M. Ch. *Vernier*, 79.

A. Voltaire au pilori, par M. B. *Chauvelot*, 346.

4-6. Voltaire, sa vie et ses œuvres, par M. l'abbé U. *Maynard*, 419.

Y. Voyage en Italie, par M. H. *Taine*, 504.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

About (Edmond) : l'Infâme, 483.

Achard (Amédée) : les Animaux malades de la peste, 192. — La Chasse à l'idéal, 374. — Les Fourches caudines, 472.

Alonso (don) : Mémoires d'une institutrice à Constantinople, 149.

Ancelon (G.-A.) : la Vérité sur la fuite et l'arrestation de Louis XVI à Varennes, 496.

Aquin (J.-G. d') : Pèlerinage en Terre-Sainte, 230.

Arnaldy (l'abbé P.) : le Philosophe de village, 324.

Arnaud (l'abbé A.) : Méditations sur l'évangile du dimanche, pour tous les jours de l'année et les principales fêtes, 242.

Audiffret (L.-D.-L.) : Entre deux paravents, théâtre des salons de famille, 465.

Audisio (Mgr) : Droit public de l'Eglise et des nations chrétiennes, 289.

Aufauvre (Amédée) : les Enfants de la neige, 213. — Le Fil de la Vierge (Basquine), 391.

Augeard (J.-M.) : Mémoires secrets (1760-1800), 45.

Augustin (saint) : Philosophia, Andrea Martin collectore, 326.

Auvray (Michel) : les Vacances de Madeleine, 163.

Aveline (Alfred d') : la Feuille de trèfle, 214.

B.

Badin (Adolphe) : Jean Bart, 125. — Duguay-Trouin, ibid.

Balme-Frézol (l'abbé) : de l'Instruction des femmes, 225.

Bassanville (la comtesse de) : les Salons d'autrefois, 158.

Bavoux (Evariste) : Mémoires secrets de J.-M. Augeard (introduction), 45.

Beaurepaire (E. de Robillard de) : le Tribunal criminel de l'Orne pendant la terreur, 69.

Berthoud (S.-Henry) : l'Esprit des oiseaux, 26.

Bertrand (l'abbé Victorien) : petits Sermons où l'on ne dort pas, 413.

Beugnon (H. de) : Antonia, 457.

Blot (Alfred) : les Consolations intérieures, ou l'Imitation de Jésus-Christ, traduction de l'abbé F. Lamennais (introd.), 284.

Boissier (Gaston) : Cicéron et ses amis, 80.

Bonnechose (Emile de) : Bertrand Du Guesclin, 125.

Bonnetain (Joanny) : le Christ-Dieu devant les siècles, 206.

Boscowitz : les Volcans et les tremblements de terre, 74.

Bouchard (Henri-Edme) : double Chaîne, 117

Bourdin (le P.) : Vie du vénérable P. M.-L. Chanel, 348.

Bouyer (Frédéric) : la Guyane française, 392.

Bréhat (Alfred de) : les Contrebandiers de Santa-Cruz, 378.

C.

Capefigue : sainte Françoise de Chantal, 281.

Carot (J.) : Album iconobiographique de la sainte Vierge Marie, 10.

Caumont (A. de) : Abécédaire, ou Rudiment d'archéologie, 454.

Cécyl (Aimé) : les jeunes Filles, 214.

Chantrel (J.) : Brutus le Maudit, 115.
Charpin-Feugerolles (la comtesse de) : Eléonore d'Autriche, 199.
Chauvelot (B.) : Voltaire au pilori, 346.
Cicéri (Eugène) : les Volcans et les tremblements de terre (grav.), 74.
Clair (le P. Charles) : les Papes en exil, 322.
Clément : Vie du bienheureux Thomas Hélie de Biville, 418.
Clément (l'abbé) : Conférences sur la religion, 377.
Congnet (l'abbé Henri) : Mme de Bussières, 372.
Corry (le Rév. John Mac) : la Suprématie de saint Pierre et de ses successeurs les pontifes romains, 493.
Coulin (l'abbé) : saint Jean évangéliste, 228.
Coulomb (l'abbé P.-F.) : le Calvaire et Jérusalem d'après la Bible et Josèphe, 230.
Craven (Mme Augustus) : Récit d'une sœur, 249.
Croissant (Edmond) : la Hutte du pêcheur, 140.

D.

Damas (le P. de) : En Orient. Voyage en Galilée, 296.
Dantier (Alphonse) : les Monastères bénédictins d'Italie, 81.
Daremberg (Charles) : la Médecine, histoire et doctrines, 81.
Dauban (C.-A.) : Lettres en partie inédites de Mme Roland, 484.
Debeney (l'abbé) : Guide du jeune homme dans le monde, 476
Deguerry (l'abbé G.) : l'Oraison dominicale, 53.
Dehaut (l'abbé) : l'Evangile expliqué, défendu, médité, 297.
Delacroix (l'abbé G.) : saint Cyrille de Jérusalem, 212.
Delisle (Léopold) : Catalogue des actes de Philippe-Auguste, 203. — Vie du bienheureux Thomas Hélie de Biville, composée au XIIIe siècle par Clément (introd. et notes), 418.
Deslys (Charles) : le Roy d'Yvetot, 156.
Didier (Urbain), Voir Vrignault (Henri).
Dionysien (C.-L.) : la Terre-Sainte, 230.
Domenech (l'abbé Emmanuel) : le Mexique tel qu'il est, 317.
Donnet (le cardinal) : Instructions pastorales, lettres et discours, 402.
Drohojowska (la comtesse) : le Travail et l'ordre, 162.
Dubois (l'abbé) : Histoire de l'abbé de Rancé et de sa réforme, 306.
Dumax (l'abbé V.) : Histoire, justification, épisodes du denier de Saint-Pierre, 481.
Dupanloup (Mgr) : l'Athéisme et le péril social, 196.

E.

Elbhe (Clément d') : l'Interpolator, histoire de Satan, 141.
Enault (Louis) : les Salons d'autrefois, par Mme la comtesse de Bassanville (préface), 158.
Escudero : Luisa et Mercédès, suivi de la Tache de sang, 145.

F.

Faber (le P.) : sir Lancelot, 42.
Faber (P.-J.) : le Chevalier de Jeanne d'Arc, 118.
Fabre (l'abbé Jules) : Philosophia sancti Augustini, Andrea Martin collectore (nouv. édit.), 326.
Falloux (le comte de) : Choix de méditations et de pensées chrétiennes, par Mme Swetchine, 283.
Félix (le P.) : une Famille au XVIe siècle (lettre), 133.
Féval (Paul) : le Mari embaumé, 238.
Fialon (Eugène) : Etude historique et littéraire sur saint Basile, suivie de l'Héxaméron trad. en français, 80.
Fleuriot (Mlle Zénaïde) : le Chemin et le but, 461. — La Clef d'or, 22.
Fliche (Mgr) : Méditations et prières pour passer saintement les saints jours de Noël, 148.
Freppel (l'abbé) : Clément d'Alexandrie, 380. — Saint Cyprien et l'Eglise d'Afrique, ibid.
Fruchaud (Mgr) : Vie de la mère Jeanne de Matel (lettre du prince Augustin Galitzin), 72.

G.

Gabourd (Amédée) : Histoire contemporaine, 219.
Gachard : don Carlos et Philippe II, 458.
Gaduel (l'abbé) : le Directeur de la jeunesse, ou la Vie et l'esprit du serviteur de Dieu Jean-Joseph Allemand, 287.

Galitzin (le prince Augustin) : Vie de la mère Jeanne de Matel, 72.
Gandar (E.) : Bossuet orateur, 200.
Gautier (Léon) : Etudes et controverses historiques, 28.
Geffroy (A.) : Gustave III et la cour de France, 301.
Georges (l'abbé Etienne) : Histoire du pape Urbain IV et de son temps, 396.
Gidel : Etude sur Saint-Evremond, 80.
Gilbert : Etude sur Saint-Evremond, 80.
Ginoulhiac (Mgr) : Histoire du dogme catholique, 134.
Gobert (l'abbé) : la Suprématie de saint Pierre et de ses successeurs les pontifes romains, par le Rév. John Mac Corry (trad.), 493.
Gourdel (l'abbé) : Vie de Jules Marchand, diacre du diocèse de Séez, 165.
Grandsart (Mme) : la Religion enseignée par Bossuet, saint François de Sales, etc., 253.
Grillot (l'abbé) : la sainte Maison de Lorette, 146.
Guénot (l'abbé) : Marcellinus, 489. — Blanche de Montlhéry, 214.
Guillois (l'abbé A.) : Sermons, discours, prônes et instructions, 341.
Guthlin (l'abbé A.) : les Doctrines positives en France, 388.

H.

Haerne (l'abbé de) : de l'Enseignement spécial des sourds-muets, 130.
Hansen (le P. Léonard) : Vie de sainte Rose de Lima, 501.
Heilly (Georges d') : Morts royales, 405.
Herculano (A.) : Etudes sur le mariage civil, 174.
Houdry (le P.) : Bibliothèque des prédicateurs, 371.
Houssaye (Arsène) : Notre-Dame de Thermidor, histoire de Mme Tallien, 244.
Huchedé (l'abbé P.) : Histoire de l'Antechrist, 36.

J.

Jaffé (Philippe) : Regesta Pontificum Romanorum, 150.
James (le docteur Constantin) : Toilette d'une Romaine, et conseils à une Parisienne sur les cosmétiques, 260.
Jeantet (Olivier) : A B C. des expropriés pour cause d'utilité publique, 369.
Joanne (Adolphe) : Paris-Diamant illustré, 408.
Jobez (Alphonse) : la France sous Louis XV, 32.
Jonveaux (Emile) : une Année de voyage dans l'Arabie centrale, par M. Palgrave (trad.), 108.

L.

Labis (l'abbé) : Droit public de l'Eglise et des nations chrétiennes, par Mgr Audisio (trad.), 289.
Labonnefon (de) : Pierre Valdey, 347.
La Bouillerie (Mgr de) : Etude sur le symbolisme de la nature, 468. — Sujets de méditation pour l'adoration perpétuelle, 414.
La Bruyère (Eugène de) : Dans deux cents ans, 174.
Lacroix (Louis) : dix Ans d'enseignement historique à la faculté des lettres de Nancy, 80.
Lamennais (l'abbé F. de) : l'Imitation de Jésus-Christ (trad.), 284.
Lamothe (Al. de) : Histoire d'une pipe, 223.
Landriot (Mgr) : les Béatitudes évangéliques, 60. — Le Christ de la tradition, ibid. — L'Eucharistie, ibid. — Le Symbolisme, ibid.
La Rallaye (Léonce de) : les Parisiens en Bretagne, 248.
La Rochère (la comtesse de) : une Héroïne de soixante ans, 477.
Lavallée (Théophile) : les Frontières de la France, 81.
Lavalley (Gaston) : le Droit de l'épée, 463.
Lefebvre (le P. Al.) : Mois de Marie, 320.
Lelievre (Pierre), dit Parisien : les Ateliers de Paris, 2e partie, 194.
Lenormant (Mme) . quatre Femmes au temps de la révolution, 81.
Lernay (la comtesse Olympe-M. de) : la Marquise de Thérange, 257.
Le Roi (J.-A.) : Journal des règnes de Louis XIV et de Louis XV, par Pierre Narbonne (introd. et notes), 342.
Lescure (de) : Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la cour et la ville, 119.
L'Hervilliers (Edmond de) : le bienheureux Josaphat Kuncewicz, 403.

M.

Mac Corry, Voir Corry.
Magnan (l'abbé) : les saintes Maries Jacobé et Salomé, 43.
Magy (F.) : de la Science et de la nature, essai de philosophie première, 80.
Mahon de Monaghan, Voir Monaghan.
Manuel (Eugène) : Pages intimes, 80.
Marcel (Etienne) : le Point d'honneur, 54. — Les troix Vœux, 502.
Margollé : Volcans et tremblements de terre, 74.
Maricourt (le vicomte R. de) : sir Lancelot, par le P. Faber (trad. abrégée), 42.
Marie-Antoine (le P.) : le Protestantisme confondu par le seul argument d'autorité, 56.
Marion (Alexis) : Lexique de la langue et du style de Mme de Sévigné, 81.
Martin (le P. André) : Philosophia sancti Augustini, 326.
Maynard (l'abbé U.) : Voltaire, sa vie et ses œuvres, 419.
Mazure (A.) : la Gerbe spirituelle, 474.
Mermillod (Mgr) : la Gerbe spirituelle, par M. A. Mazure (lettre), 474.
Meunier (Victor) : les Animaux à métamorphoses, 105. — La Science et les savants en 1864 et 1866, 335.
Michelet (Mme J.) : Mémoires d'une enfant, 242.
Mirabeau (la comtesse de) : Veillées normandes, 164.
Monaghan (Eugène Mahon de) : l'Eglise, la réforme, la philosophie et le socialisme, au point de vue de la civilisation moderne, 129.

N.

Narbonne (Pierre) : Journal des règnes de Louis XIV et de Louis XV, 312.
Navery (Mme Raoul de) : le Missionnaire de la terre maudite, 51.
Nicolas (Auguste) : l'Art de croire, 13.
Nourrisson : la Philosophie de saint Augustin, 326. — Spinoza et le naturalisme contemporain, 342.

P.

Paillart : les Franchises de l'historien (de la diffamation envers la mémoire des morts), 217.
Palgrave (William Gifford) : une Année de voyage dans l'Arabie centrale, 108.
Paris (Paulin) : Histoire littéraire de la France, par des religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur (nouv. édit.) 310.
Patrizi (le cardinal) : Méthode de catéchisme suivie à Rome (mandement), 50.
Pécontal (Siméon) : la divine Odyssée, 80.
Perdrau (l'abbé Joseph) : la Mort des justes dans les diverses conditions de la vie chrétienne, 490.
Perrot (Georges) : l'Ile de Crète, 39.
Petit (I.) : Essai sur la vie et la correspondance du sophiste Libanius, 467.
Petitalot (l'abbé J.-B.-J.) : le bienheureux Benoît-Joseph Labre dans le Bourbonnais, 41. — Coronula Mariana, 462.
Pichenot (l'abbé) : les Collectes, 23.
Poillon (Louis) : Luisa et Mercédès, suivi de la Tache de sang, par M. Escudero (trad.), 145.
Possoz (le P. Alexis) : Vie du P. Henri Walpole, 166.
Postel (l'abbé V.) : Bibliothèque des prédicateurs, par le P. Houdry (édit. revue), 371. — Novum Jesu Christi Testamentum, 256.
Poujol (Amédée) : Méditations religieuses, philosophiques et sociales, 315.
Poussin (l'abbé) : le Spiritisme devant l'histoire et devant l'Eglise, 254.

Q.

Quinton (A.) : Aurélia, 197.

R.

Rahoult : Vies des saints pour tous les jours de l'année, par F.-P. D. (gravures), 261.
Raineri (Ange) : Cours d'instructions familières, 210.
Rambosson (J.) : la Science populaire, 411.
Raymond (Mme Emmeline) : A quelque chose malheur est bon, 279. — Une Femme élégante, 30.
Reynaud (l'abbé) : la Science du chrétien, 161.
Ribbe (Ch. de) : une Famille au XVIe siècle (introd.), 133.

Ricard (l'abbé Ant.) : Sujets de méditation pour l'adoration perpétuelle de Mgr de La Bouillerie développés, 414.
Ricaud (Charles) : Entre deux paravents, théâtre des salons de famille, par M. L.-D.-L. Audiffret (airs notés), 265.
Riou (E.) : la Guyane française, par M. Frédéric Bouyer (illustr.), 392. — Volcans et tremblements de terre, par MM. Zurcher et Margollé (vignettes), 74.
Robillard (E de) *de Beaurepaire*, Voir Beaurepaire.
Roland (Mme) : Lettres en partie inédites, 4 4.
Roquette (le docteur Charles) : l'Homme, 37.
Rouvaire (Adolphe de) : le Roman d'une cloche, 58.

S.

Saint-Germain (J.-T. de) : les trente-six Volontés de mademoiselle, 79.
Saintine (X.-B.) : Jonathan le visionnaire. 143.
Saulcy (F. de) : les derniers Jours de Jérusalem, 230.
Ségur (la comtesse de) : les Actes des apôtres, 370.
Sommer (Edouard) : Lexique de la langue et du style de Mme de Sévigné, 81.
Swetchine (Mme) : Choix de méditations et de pensées chrétiennes, 283.

T.

Taine (H.) : Voyage en Italie, 504.
Thions (l'abbé C.) : la Vie, 169.
Thys (Mme Pauline) : le Roman d'un curé, 408.
Timon-David (l'abbé) : Traité de la confession des enfants et des jeunes gens, 416.

V.

Vercruysse (le P. Bruno) : nouvelles Méditations pratiques, 404.
Vernier (Ch.) : les trente-six Volontés de mademoiselle, par M. J.-T. de Saint-Germain (dessins), 79.
Vianna (Pierre Amorim) : Défense du rationalisme, 174.
Viel-Castel (L. de) : Histoire de la restauration, 81.
Villeneuve-Flayosc (le comte de) : Histoire de sainte Roseline de Villeneuve, 221.
Vrignault (Henri) : Aux champs, 22. — Joseph Régnier, 153. — L'Héritier du mandarin, suivi de M'ssieu Quantois, ibid.

W.

Wallon (H.) : de la Croyance due à l'Evangile, 24.

Y.

Yan'Dargent : l'Esprit des Oiseaux, par M. S.-Henry Berthoud (illustrations), 26.

Z.

Zeller (Jules) : Entretiens sur l'histoir, antiquité et moyen âge, 80.
Zurcher : Volcans et tremblements de terre, 74.